

La traduction

Oustinoff Michael

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Que
sais-je ?



LA TRADUCTION

Michaël Oustinoff

puf

QUE SAIS-JE ?

La traduction

MICHAËL OUSTINOFF

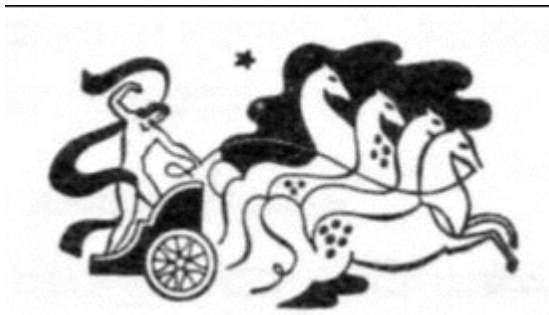
Maître de conférences HDR

à l'université de Paris-III-Sorbonne Nouvelle

et chercheur associé à l'ISCC (CNRS)

Quatrième édition mise à jour

9^e mille



Introduction

À l'heure de la démocratisation des voyages et des nouvelles technologies, qui nous met en contact avec les langues les plus diverses, la traduction non seulement s'étend mais se diversifie pour prendre de nouvelles formes, qu'il est indispensable de prendre en compte, que ce soit à l'échelle du spécialiste ou du profane.

Pourtant, les mécanismes de la traduction demeurent méconnus, notamment parce qu'on la croit réservée aux seuls spécialistes. Son domaine est en réalité bien plus vaste : avant d'être l'affaire des traducteurs ou des interprètes, elle constitue, dans son principe, une opération fondamentale du langage.

C'est en partant de là que l'on est mieux à même de comprendre ses différentes manifestations, qu'elles soient écrites (traduction littéraire, traduction journalistique, traduction technique) ou orales (traduction consécutive ou simultanée des interprètes).

Six parties seront abordées tour à tour. La première soulignera que l'apparente diversité des langues ne doit pas faire oublier les correspondances qui les relient en profondeur, ce qui permet de mieux comprendre ce qui rend possible le passage de l'une à l'autre. On s'aperçoit alors que la traduction a une portée bien plus générale qu'on le pense habituellement, car elle est présente au sein même de toute langue, par le biais de la *reformulation*. Toute communication présuppose l'exercice d'une telle faculté, que l'on utilise une langue ou plusieurs.

À la question : « Qu'est-ce que traduire ? », il est impossible de répondre sans tenir compte de la dimension historique. On distinguera trois grands axes : celui de la problématique de l'esprit et de la lettre, distinction que l'on peut faire remonter à la traduction des textes grecs par les Romains ou des textes bibliques d'abord en latin (*Vulgate* de saint Jérôme) puis dans les langues vernaculaires (traductions de Cyrille et de Méthode pour le monde slave [1], Bible de Luther pour l'allemand, *Authorized Version* pour l'anglais, etc.). Dans cette première période, qui va jusqu'à la Renaissance, ce que l'on recherche, c'est une certaine fidélité à l'original, mais aux XVII^e et XVIII^e siècles s'opère un mouvement de balancier dans la direction opposée : partant du principe qu'une traduction ne pouvait être belle qu'en étant infidèle,

les traducteurs se sont détournés de la lettre de l'original comme bon leur semblait. Aujourd'hui, de telles transformations ne sont plus acceptées (elles seraient considérées comme des adaptations), ce qui exige de faire preuve d'une plus grande littéralité.

L'histoire de la traduction est indissociable des écrits sur la traduction. La plupart relèvent de la critique des textes, ce qui va de soi dans le cas des textes religieux ou littéraires. C'est dans ce cadre de la critique, entendue au sens large, que l'on doit replacer les théories contemporaines de la traduction, fort nombreuses. Celles-ci peuvent se ranger en deux grandes catégories : celles qui prennent appui sur la linguistique et celles qui débordent ce cadre, quitte à s'en inspirer au besoin.

Les différentes manières de traduire aussi bien que les cadres théoriques sont d'une très grande diversité, d'où l'importance de faire apparaître les mécanismes sous-jacents de la traduction, de la façon la plus objective possible. On privilégiera l'approche descriptive (« comment traduit-on ? ») au détriment de l'approche prescriptive (« comment faut-il traduire ? ») ou purement théorique (« qu'est-ce que traduire ? »).

En matière littéraire, c'est l'écrit qui a prévalu sur l'oral, du moins dans la civilisation occidentale. C'est pourquoi les études portant sur la traduction orale sont plus rares et plus tardives que celles portant sur la traduction écrite. Ce déficit étant aujourd'hui comblé, c'est un domaine que l'on ne saurait oublier, vu son importance.

En raison de la diversité de ses formes, la traduction demande à être examinée dans un cadre plus large, celui de la traduction « intersémiotique » (R. Jakobson), où il ne s'agit plus de passer d'une langue à une autre, mais d'un *système de signes* à un autre. Cette forme de traduction revêt une importance toute particulière au moment où les nouvelles technologies, notamment avec les transmissions par satellite et Internet, nous plongent dans un monde multilingue et protéiforme où la traduction, sous toutes ses facettes, est appelée à jouer un rôle déterminant.

La traduction est devenue une part importante des activités des grands organismes internationaux, qui font appel à des traducteurs et à des interprètes de haut niveau. On n'oubliera cependant pas, en amont, l'importance qu'elle revêt pour l'apprentissage des langues étrangères et, plus fondamentalement, dans la connaissance de sa propre langue, car, comme le disait Goethe, grand traducteur : « Qui ne connaît pas de langues étrangères ne sait rien de la sienne. » [2]. C'est une formule

qui peut s'inverser : la connaissance de sa propre langue contient en puissance celle de toutes les autres – au travers de la traduction.

La traduction n'est pas qu'une simple opération linguistique : les langues sont inséparables de la diversité culturelle, cette diversité vitale que l'ONU, au travers de l'Unesco, entend défendre afin d'éviter la prolifération de conflits dus au choc des cultures en ce XXI^e siècle.

Notes

[1] Voir Roman Jakobson, *Selected Writings: Early Slavic Paths and Crossroads*, Volume VI, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, 1985.

[2] Cité par George Kersaudy, *Langues sans frontières. À la découverte des langues de l'Europe*, Paris, Autrement, 2001, p. 147.

Chapitre I

Diversité des langues, universalité de la traduction

Nimrud's tower was built of words.

George Steiner, *Language and Silence*, 1966.

I. Babel et la diversité des langues

Il y aurait plus de 6 000 langues parlées aujourd'hui, certains disent moins, mais peu importe : leur nombre est tel qu'il serait chimérique de vouloir les apprendre toutes. La tour de Babel constitue la figure emblématique de cette profusion au-delà de ses diverses représentations picturales, et même si la tour a effectivement existé à Babylone (les vestiges en sont encore visibles en Irak), un mythe est fait de mots. Dans la *Genèse* (XI, 9), le récit se termine ainsi : « Yahvé les dispersa de là sur toute la surface de la Terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi la nomma-t-on Babel, car c'est là que Yahvé confondit le langage de tous les habitants de la Terre et c'est là qu'il les dispersa sur toute la surface de la Terre. » [\[1\]](#). Nulle part on ne trouvera de référence à la traduction, mais lire la Bible la présuppose : rares sont ceux en mesure de lire l'Ancien Testament « dans le texte », c'est-à-dire en hébreu.

Impossible de parler de traduction en faisant l'impasse sur les textes bibliques, que l'on soit croyant ou non, ne serait-ce que parce qu'ils ont été et continuent d'être, de très loin, l'objet de la plus vaste entreprise de traduction dans l'histoire de l'humanité : actuellement, la Bible a été traduite dans 2 233 langues. Aucun autre texte d'une égale importance ne se décline en autant d'idiomes. À la diversité des langues, il faut également superposer la diversité des versions : si nous

avons pris pour référence la Bible dite de Jérusalem, beaucoup d'autres existent.

Indépendamment de la dimension religieuse, la traduction de la Bible fait apparaître trois données fondamentales qui s'appliquent à toute forme de traduction. Tout d'abord la question, évidente, du changement de langue : on traduit, car la langue originelle n'est pas ou n'est plus comprise. Si, au ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C., la colonie juive d'Alexandrie traduit en grec la *Bible des Septante*, c'est pour la rendre accessible au plus grand nombre, ce qui implique de recourir à la langue dominante du moment.

C'est pour des raisons analogues que le Nouveau Testament sera rédigé en grec et non dans la langue du Christ, l'araméen. Entièrement traduits ou rédigés en grec, les textes bibliques seront à leur tour traduits en latin, devenu la langue dominante de la chrétienté.

La première fonction de la traduction est donc d'ordre pratique : sans elle, la communication est compromise ou impossible. On voit tout le parti que l'on peut tirer de cette faculté : les interprètes avaient rang de prince en Égypte, en raison de l'importance primordiale qu'ils pouvaient revêtir en matière de diplomatie.

À l'inverse, on comprend pourquoi la traduction peut s'avérer, au plein sens du terme, la condition de survie d'une langue. Si la pierre de Rosette n'avait pas contenu la traduction d'un texte écrit en hiéroglyphes et en démotique (une version simplifiée des hiéroglyphes) dans une langue connue, le grec, Champollion ne serait pas parvenu à les déchiffrer, et la langue des pharaons demeurerait sans doute aussi impénétrable que celle des Étrusques. Une langue que l'on n'arrive plus à traduire est une langue morte, avant que la traduction ne la ressuscite.

Le deuxième aspect à considérer est la question de la langue – en l'occurrence, des langues en présence. Ce n'est pas la même chose de traduire de l'hébreu, langue chamito-sémitique, vers le grec, langue indo-européenne, que du grec vers le latin, langues appartenant à la même famille, ou que de l'espagnol vers le français, même si le mécanisme de base reste le même. C'est ainsi que, dans *Jona et le signifiant errant*, Henri Meschonnic nous fournit la retranscription de l'original hébreu « *mechamrim / havlé-chav /// hasdam / ya'zovu* » (Jonas, II, 9) et sa traduction littérale : « gardiens buées-vanités leur piété abandonneront » [2], traduction qui certes présuppose la connaissance de l'hébreu, mais qui aboutit en français au non-sens. La Bible de Jérusalem traduit : « Ceux qui servent des vanités, c'est leur

grâce qu'ils abandonnent. » On pourrait très bien multiplier les exemples où le « calque » d'une langue sur une autre aboutit à un résultat absurde, quelles que soient les langues considérées, qu'elles soient proches ou lointaines. Il est sans doute infiniment plus ardu pour un francophone d'apprendre l'hébreu que l'anglais ou l'espagnol, mais la traduction ne saurait être réduite, comme elle l'est souvent, à cette seule dimension linguistique. D'après cette conception, il suffirait d'être à la fois bon linguiste pour connaître la « langue de départ » (l'hébreu ou toute autre langue) et maîtriser suffisamment la « langue d'arrivée » (en l'occurrence, le français) pour parvenir à une traduction qui représente l'original sous une forme équivalente, à la différence de langue près. C'est une condition nécessaire, mais non suffisante.

À la fonction communicative de la traduction et à sa dimension linguistique s'ajoute en effet un troisième facteur, lié aux précédents, celui de la pluralité des versions pour un même texte. L'examen des autres traductions données par Henri Meschonnic en témoigne. Outre celle de la Bible de Jérusalem, il cite celle du rabbinat français sous la direction de Zadoc Kahn (1899) : « Ceux qui révèrent des idoles menteuses, ceux-là font bon marché de leur salut » ; celle de Louis Segond (1910) : « Ceux qui s'attachent à de vaines idoles / Éloignent d'eux la miséricorde » ; celle dirigée par Édouard Dhorme dans « La Pléiade » (1969) : « Ceux qui révèrent les vaines idoles, / abandonnent leur piété » ; celle de la *Traduction œcuménique de la Bible* (1975) : « Les fanatiques des vaines idoles, / qu'ils renoncent à leur dévotion ! » Enfin, deux traductions délibérément plus proches de la formulation hébraïque, celles de Chouraqui (1976) : « Les conservateurs des fumées du trouble leur dilection, ils l'abandonnent » et celle d'Henri Meschonnic lui-même (1981), dont la disposition cherche à reproduire la poétique du rythme de l'original :

Ce n'est pas à la lumière de considérations d'ordre uniquement linguistique que l'on peut départager les versions entre elles : ne se lance pas dans la traduction de la Bible qui veut. La compétence des traducteurs n'est pas en cause dans la multiplication des variantes.

De telles variations sont en effet frappantes, comme le signale aussi Julien Green, écrivain mais également polyglotte. Il note ainsi, dans *Le Langage et son double*, que, là où la *Vulgate* de saint Jérôme avait : « Nam et si ambulavero in medio umbrae mortis, non timebo mala » (psaume XXIII, 4), qu'il traduit : « Et même si je marchais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal », la Bible de Luther donne : « Und ob ich schon wanderte im finster Tal, fürchte ich kein Unglück » (« Et même si j'errais dans la vallée des ténèbres, je ne

craindrais aucun malheur »), tandis que l'*Authorized Version* rend par : « Yea, though I walk through the valley of the shadow of death, I will fear no evil » (« Oui, bien que je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je n'aurai pas peur du mal »). La version latine contient « l'ombre de la mort » mais pas « la vallée », la version allemande contient « la vallée » mais pas « l'ombre de la mort », alors que la version anglaise contient les deux [3].

Face à de telles différences, on peut adopter plusieurs attitudes. La première consiste à conclure à l'intraduisibilité radicale de toute langue par une autre. Pour les musulmans du monde entier, le Coran ne saurait être traduit : il doit être lu dans la langue originelle, que l'on soit arabophone ou non. On peut aussi conclure à l'intraduisibilité relative des langues : traduire, c'est forcément trahir, pour reprendre l'adage italien *traduttore, traditore*. La traduction risque alors d'être considérée comme un pis-aller, la consultation directe de l'original surpassant tout autre accès, même lorsqu'il existe des traductions que l'on s'accorde à trouver excellentes. Une troisième solution consiste à inverser l'interprétation habituelle du mythe de Babel et à voir dans la diversité des langues autre chose qu'une donnée négative.

II. Langues et visions du monde

« On ne devrait jamais passer sous silence la question de la langue dans laquelle se pose la question de la langue et se traduit un discours sur la traduction », dit Jacques Derrida [4]. La question de la langue est en effet déterminante, à plus d'un titre. En Écosse, au xvi^e siècle, à côté du gaélique, la langue nationale était le scots (langue parlée encore aujourd'hui, qui est à l'anglais ce que le portugais est à l'espagnol ou le néerlandais à l'allemand ou encore le danois au suédois) et jouissait d'un prestige au moins comparable à celui de l'anglais d'Angleterre jusqu'à l'introduction en 1560 de la Bible traduite par des protestants anglais réfugiés à Genève. La traduction en scots vint trop tard. Ce fut sa perte [5] : il figure au *Bureau européen des langues moins répandues* parmi les langues « minoritaires » (1 500 000 locuteurs), alors qu'autrement il serait sans doute resté « majoritaire » (le gaélique, lui, est en voie d'extinction : 67 000 locuteurs en 1991, 55 000 en 2001) : il n'appartiendrait pas à la cinquantaine de langues à protéger au sein de l'Union européenne. Si l'impact de la traduction s'avère parfois salvateur, son absence est souvent fatale, ce qui n'est pas sans poser un problème de taille quand on pense que 96 % des langues existantes ne sont parlées que par 4 %

de la population du globe.

Les termes de « langue majoritaire » et de « langue minoritaire » sont tout relatifs : l'équation peut fort bien s'inverser selon l'époque considérée. Le contraste qu'offrent les langues celtiques est à cet égard saisissant, quand on se souvient qu'au 1^{er} siècle av. J.-C. elles s'étendaient sur la majeure partie du continent européen jusqu'en Asie Mineure [6]. C'est pourquoi, avant de donner des exemples dans des langues majoritaires et même internationales comme le français ou l'anglais, la question suivante, posée par l'écrivain italien Andrea Camilleri, mérite qu'on y réponde dans un cadre plus général : « [...] n'a-t-il pas survécu un seul traducteur, un seul interprète de ces langues disparues, quelqu'un qui pourrait raconter aux autres ce que ces mots signifiaient pour celui qui les prononçait ? » [7].

C'est en effet la question initiale que tout lecteur d'une traduction est en droit de se poser, celui de la différence qui sépare l'original du texte traduit. Si la traduction de la Bible fait apparaître autant de problèmes d'interprétation et de variantes, qu'en est-il pour d'autres formes de textes ? Les divergences ne sont-elles pas moindres quand les langues en présence sont de la même famille ? Une traduction est-elle en mesure d'évoquer la même chose que l'original ? Autant d'interrogations qui exigent que l'on commence par la question de la langue, et donc aussi par celle des langues.

Une langue, en effet, à l'instar de la tour de Babel, n'est pas faite uniquement de mots : chacune renferme une « vision » du monde propre (« Weltansicht »), conception élaborée par Wilhelm von Humboldt au 19^e siècle et reprise par Edward Sapir [8] et Benjamin Lee Whorf au siècle suivant pour aboutir à ce que l'on a coutume d'appeler l'hypothèse « Sapir-Whorf » [9].

L'exemple type pour illustrer le « découpage » différent que chaque langue effectue sur le « réel » est celui des couleurs. Au français « bleu », le russe fait correspondre « goluboj » (« bleu clair ») ou « sinij » (« bleu foncé ») ; à l'inverse, à « vert » et à « bleu » ne correspond, dans les langues celtiques, qu'un seul mot, « glas ». Ce qui est vrai du lexique des couleurs l'est de l'ensemble de la langue. L'incidence sur la traduction est évidente : si Marie Bonaparte traduit par *L'Inquiétante Étrangeté* le texte de Freud intitulé *Das Unheimliche*, ce n'est pas sans rapport avec le fait que Freud signale qu'il n'a pas trouvé d'équivalent exact en latin, en grec, en anglais, en français, en espagnol, notant que le portugais et l'italien se satisfont de « périphrases », qu'en arabe et en hébreu « *unheimlich* coïncide avec le démonique [*dämonisch*], ce qui donne des frissons [*schaurig*] ». Il conclut : « Nous avons même

l'impression que, dans beaucoup de langues, cette nuance particulière de l'effrayant fait défaut. » [10].

En chinois, « Chine » se dit « zhōngguó », mais un sinophone peut y reconnaître les mots « zhōng » (« milieu ») et « guó » (« pays ») : la Chine, c'est « le pays du Milieu » ou, comme on disait à l'époque de la Chine impériale, « l'empire du Milieu ». Le pouvoir d'évocation de « Chine » et de « zhōngguó » n'est donc pas du tout semblable. Jacques Derrida signale, mais dans un cadre d'analyse différent, que « Babel » n'est pas que nom propre, car il signifie également « confusion », et l'on peut aussi lire « ba » (« père ») et « bel » (« ville ») : Babel, mais aussi confusion, ville du père, ville de Dieu le père [11]. Il y a là autre chose qu'une simple affaire de vocabulaire.

Dans un article célèbre, Émile Benveniste a montré que les catégories d'Aristote en tant que « catégories de pensée » sont manifestement le miroir des catégories de la langue grecque : « Il pensait définir les attributs des objets ; il ne pose que des êtres linguistiques : c'est la langue qui, grâce à ses propres catégories, permet de les reconnaître et de les spécifier. » [12]. Quant à la notion de l'« être », elle a été construite à partir d'un verbe grec, également présent dans les autres langues indo-européennes. Mais que serait-il advenu, s'interroge É. Benveniste, si Aristote s'était exprimé dans une langue semblable à l'ewe, parlé au Togo, où le verbe « être » se répartit entre cinq verbes, « nyé », « le », « wo », « fa » et « di », que rien ne relie habituellement au sein de cette langue ? Cela ne veut pas dire qu'Aristote n'aurait pu concevoir sa philosophie si le grec avait obéi à d'autres structures, mais qu'elle aurait pris des voies différentes : la langue informe la pensée.

La langue n'est donc pas un simple instrument, une opération intransitive entre la pensée et son expression. Prendre conscience de cette épaisseur de la langue n'était sans doute pas à la portée de la Grèce antique dans la mesure où celle-ci avait une « vision du monde » essentiellement monolingue, comme l'indique l'étymologie de « barbare » : celui qui prononce des syllabes incompréhensibles (« bar-bar »), car il parle une langue étrangère. Non que les Grecs n'aient pas eu de contacts avec d'autres langues, mais seulement qu'ils considéraient leur propre langue comme supérieure aux autres. Une autre raison, plus fondamentale, c'est que l'on a tendance à identifier sa langue à la réalité, ainsi que le fait remarquer André Martinet [13], ce qui explique qu'il ait fallu attendre la fin du xix^e siècle pour voir apparaître une discipline se donnant la langue comme objet d'étude autonome et aboutir au *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, publié en 1916, après sa mort [14]. On prend d'autant

mieux conscience de cet ethnocentrisme linguistique en étant en contact avec des langues et des cultures éloignées des siennes, comme le basque ou le kavi (langue malayo-polynésienne) dans le cas de Wilhelm von Humboldt, figure emblématique de cette démarche.

Reprenant une distinction aristotélicienne, W. von Humboldt insiste sur le fait que la langue n'est pas un « ergon » (racine indo-européenne « *werg » que l'on retrouve dans l'anglais « work » : « un ouvrage fait ») mais une « energeia » (« une activité en train de se faire ») [15]. Les conceptions humboldtiennes ont des implications épistémologiques et philosophiques considérables qui dépassent le cadre du présent ouvrage, mais elles ont également des répercussions non moins essentielles pour la traduction.

La plus fondamentale est sans doute la suivante : il n'est pas de traduction « neutre » ou « transparente » au travers de laquelle le texte original apparaîtrait idéalement comme dans un miroir, à l'identique. Il ne saurait y avoir en la matière de « décalque », en raison même du fait du travail (« energeia ») de la langue, que ce soit celui qui s'opère à l'intérieur de la langue « traduisante » ou celui qui se produit au sein même de la langue de l'original. De ce point de vue, écriture et traduction sont à mettre exactement sur le même plan.

Dans *Crise de vers*, Mallarmé dit : « Les langues imparfaites en cela que plusieurs, manque la suprême. » Plus loin, il ajoute : « La diversité, sur terre, des idiomes empêche personne de proférer les mots qui, sinon se trouveraient, par une frappe unique, elle-même matériellement la vérité. » [16].

On ne saurait donc reprocher à la traduction de procéder à tout un ensemble de transformations : c'est dans la nature même du langage.

III. La traduction, opération fondamentale du langage

Dans un article capital, « Aspects linguistiques de la traduction » – le titre anglais exact est : « On Translation » –, Roman Jakobson [17] accorde à la traduction une valeur primordiale qui jusque-là était généralement passée inaperçue. Pour ce faire, il en distingue trois sortes : la « traduction intralinguale » ou « reformulation » (en anglais « rewording ») ; la « traduction interlinguale », de langue à langue ou « traduction proprement dite » ; la « traduction intersémiotique », qui «

consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen de systèmes de signes non linguistiques » [18]. De phénomène marginal, la traduction en vient à occuper une place centrale : « Pour le linguiste comme pour l'utilisateur ordinaire du langage, le sens d'un mot n'est rien d'autre que sa traduction par un autre signe qui peut lui être substitué. » [19].

La troisième forme de traduction demande un examen à part : elle sera examinée au chapitre VI. Il convient cependant de préciser par avance plusieurs points. Roman Jakobson semble cantonner ses exemples au domaine artistique, où la « transposition créatrice » permettrait de passer « de l'art du langage à la musique, à la danse, au cinéma ou à la peinture » [20].

N'est-ce pas là une extension abusive de la notion de traduction ? On commencera par dire que ce concept a bien valeur opératoire. C'est ainsi que l'ouvrage *Point et ligne sur point* de Kandinsky peut se lire comme un véritable traité de « traduction intersémiotique » : le terme de « traduction » est utilisé à plusieurs reprises pour établir des correspondances, schémas à l'appui, entre les différents arts [21].

Plus fondamentalement, on peut s'interroger sur le fait de savoir si tout système de signes n'est pas, par nature, intersémiotique. En postulant que le sens d'un signe est sa traduction par un autre signe, peu importe que celui-ci soit visuel (langue écrite ou « langue des signes »), phonétique (langue orale), tactile (alphabet braille), etc., voire relève de plusieurs systèmes de signes à la fois.

Cette troisième dimension, toujours présente, apparaît avec une intensité particulière dans le cas de la traduction de la poésie chinoise : « En Chine, les arts ne sont pas compartimentés : un artiste s'adonne à la triple pratique poésie-calligraphie-peinture comme à un art complet où toutes les dimensions spirituelles de son être sont exploitées : chant linéaire et figuration spatiale, gestes incantatoires et paroles visualisées. » [22].

La traduction opérant sur des signes, elle ne relève donc pas de la seule linguistique, mais d'un domaine plus vaste, celui de l'étude de ses signes, la sémiotique.

En utilisant le terme de « sémiotique », Roman Jakobson s'inspire explicitement des écrits de Charles S. Peirce [23], mais, en parlant de « signes », de « signifiants » et de « signifiés », il s'inscrit dans la lignée de F. de Saussure.

À cet égard, l'ouvrage de J.-P. Vinay et J. Darbelnet *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (dorénavant abrégé en *vd*), publié en 1958, fait date [24] : c'est en effet « la première méthode de traduction fondée sur une analyse scientifique » [25]. Peu ou prou, la plupart des manuels de traduction disponibles actuellement lui sont redevables. S'il fait date, il est également daté : tributaire des conceptions de l'époque, les avancées de la linguistique opérées depuis sont telles qu'un bon nombre des analyses de ces auteurs étaient condamnées à devenir obsolètes. Leur apport n'en est pas moins considérable, comme nous le verrons plus loin.

Comme R. Jakobson (les textes « On Translation » et *vd* sont publiés pratiquement au même moment), Vinay et Darbelnet se réclament de F. de Saussure. Les considérations sur la traduction sont pratiquement absentes du *CLG*, de nouveaux concepts doivent être élaborés, l'un des plus importants étant celui des « unités de traduction ».

Ainsi que le souligne Saussure, la « délimitation » des unités est fondamentale : elle ne saurait, contrairement à l'opinion courante, se réduire à faire des « mots » les unités de base. Une telle conception aboutit en effet à faire de la langue une simple « nomenclature », c'est-à-dire « une liste de termes correspondant à autant de choses » [26]. Néanmoins, la notion de « mot » est à prendre en considération : « Il faudrait chercher sur quoi se fonde la division en mots – car le mot, malgré la difficulté qu'on a à le définir, est une unité qui s'impose à l'esprit, quelque chose de central dans le mécanisme de la langue. » [27].

En traduction, on ne traduit pas les mots isolément les uns des autres : la traduction « mot à mot » est donc bien souvent impossible. Pour Vinay et Darbelnet, l'unité essentielle est, sur le plan des signifiés, l'« unité de pensée », sur le plan des signifiants, l'« unité lexicologique », à quoi fait pendant, dans une parfaite symétrie, l'« unité de traduction », ces trois termes étant considérés comme « équivalents ». Ils en viennent à la définition suivante : « On pourrait encore dire que l'unité de traduction est le plus petit segment de l'énoncé dont la cohésion des signes est telle qu'ils ne doivent pas être traduits séparément. » [28].

Prenons un exemple concret, celui de la citation de George Steiner mise en exergue à ce chapitre : « Nimrud's tower was built of words. » En le découpant en « unité de traduction » on aboutit à « Nimrud's tower / was built of / words ». Si on le compare à sa traduction française, on retrouve la même division : « La tour de Nimrod / était faite de / mots. » [29]. Un tel « découpage » a une portée pratique

évidente : il permet, une fois les unités délimitées, de procéder à l'analyse des *rappports* qui relient l'original et sa traduction (rappports qui seront examinés au chapitre IV : le rapport entre l'unité de traduction n° 2 « was *built of* » et sa traduction par « était *faite de* » fait ainsi apparaître la tendance de l'anglais à recourir à un terme spécifique (ou « hyponyme ») là où le français manifeste la tendance inverse en traduisant par un terme générique (ou « hyperonyme ») : au lieu d'utiliser « construire » (« build »), le traducteur a préféré « faire »). Chaque langue ayant sa propre vision du monde, donc son propre « découpage » de la réalité, de telles correspondances sont systématisables. La même méthode peut alors s'appliquer aussi bien au niveau purement linguistique que stylistique. Faits de langue, faits de style et faits de traduction, dès lors, se rejoignent.

En dépit de ses avantages d'ordre pratique, une telle démarche entraîne deux inconvénients majeurs. Le premier, c'est celui qui consiste à accorder trop de place aux aspects linguistiques de la traduction, d'où la critique formulée par Edmond Cary : « La traduction littéraire n'est pas une opération linguistique, c'est une opération littéraire. » [30].

Le second inconvénient, c'est de ne pas tenir suffisamment compte de la notion des « unités linguistiques » chez F. de Saussure lui-même. Les *Écrits de linguistique générale* (elg), récemment publiés, ne font qu'accentuer l'importance à accorder à la dimension *différentielle* du langage : « Comme il n'y a aucune *unité* (de quelque ordre et de quelque nature qu'on l'imagine) qui repose sur autre chose que des *différences*, en réalité l'unité est toujours imaginaire, la différence seule existe. » [31].

La notion d'« unité différentielle » semblera sans doute abstraite et difficile à cerner, mais on la retrouve dès qu'il est question d'établir des « unités de lecture » dans un texte que Roland Barthes appelle « lexies » : « Ce découpage, il faut le dire, sera on ne peut plus arbitraire ; [...] La lexie comprendra tantôt peu de mots, tantôt quelques phrases. » [32].

Si la traduction est bien une « propriété fondamentale » du langage [33], elle peut, pour des raisons pratiques, être considérée de manière linéaire, en ne faisant intervenir que des unités simples. On n'oubliera cependant pas qu'à l'image de la langue, la traduction fait elle aussi intervenir des « unités différentielles ». Si tel n'était pas le cas, on comprendrait mal que les manières de la mettre en pratique et de l'appréhender aient pu autant varier tout au long de l'histoire.

Notes

- [1] *La Bible de Jérusalem*, Paris, Éditions du Cerf, 1998.
- [2] Henri Meschonnic, *Jona et le signifiant errant*, Paris, Gallimard, 1981, p. 73.
- [3] Julien Green, *Le Langage et son double*, Paris, Le Seuil, 1987, p. 184-187.
- [4] Jacques Derrida, « Des tours de Babel », in , *Difference in Translation*, Joseph F. Graham (éd.), Ithaca, Cornell University Press, 1985, p. 210.
- [5] Voir Tom McArthur, « The Status of English in and furth of Scotland », in A. J. Aitken, T. McArthur (éds.), *Languages of Scotland*, Édimbourg, Chambers, 1979.
- [6] Voir Henriette Walter, *L'Aventure des langues en Occident*, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 66-67.
- [7] Andrea Camilleri, « Le destin de Babel », in , *Courrier international*, hors-série, mars-avril-mai 2003, p. 12.
- [8] Pour une application au monde slave, voir Roman Jakobson, *Early Slavic Paths and Crossroads*, *op. cit.*
- [9] Voir Benjamin Lee Whorf, *Language, Thought and Reality*, Cambridge (Mass.), The mit Press, 1956.
- [10] Sigmund Freud, *Das Unheimliche und andere Texte / L'Inquiétante Étrangeté et autres textes*, trad. F. Cambon, Paris, Gallimard, coll. « Folio bilingue », 2001, p. 34-37.
- [11] Des tours de Babel, *op. cit.*, p. 210-211.
- [12] « Catégories de pensée et catégories de langue », in *Problèmes de linguistique générale*, t. I, Paris, Gallimard, 1966, p. 70.
- [13] André Martinet, *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, 1980, p. 2.
- [14] *Cours de linguistique générale*, Tullio de Mauro, (éd.) Paris, Payot, 1982.. Dorénavant abrégé en *clg*
- [15] Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, D. Thouard (éd.), Paris, Le Seuil, 2000, p. 171.
- [16] *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1945, p. 363-364.
- [17] Aspects linguistiques de la traduction (1959), in , *Essais de linguistique générale*, trad. Nicolas Ruwet, Paris, Éditions de Minuit, 1963, p. 71-86.

- [18] *Ibid.*, p. 79.
- [19] *Ibid.*
- [20] *Ibid.*, p. 86.
- [21] Voir Wassily Kandinsky, *Point et ligne sur plan*, (1926), trad. S. J. Leppien, Paris, Gallimard, 1991, p. 52-53, 116 et s
- [22] François Cheng, *L'Écriture poétique chinoise*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 15.
- [23] Voir Anne Hénault (éd.), *Questions de sémiotique*, Paris, puf, 2002.
- [24] Jean-Paul Vinay, Jean Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958), Paris, Didier, 1977.
- [25] Inês Oseki-Dépré, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 56.
- [26] *clg*, p. 97.
- [27] *clg*, p. 154.
- [28] *vd*, p. 37.
- [29] Traduction citée par Jacques Vicari, *La Tour de Babel*, Paris, puf, coll. « Que sais-je ? », n° 3555, 2000, p. 5.
- [30] *Comment faut-il traduire ?* (1958), cité par Georges Mounin, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.
- [31] *Écrits de linguistique générale*, S. Bouquet, R. Engler, (éds.)Paris, Gallimard, 2002, p. 83.
- [32] Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Le Seuil, p. 20.
- [33] Voir Claude Hagège, *La Structure des langues*, (1982), Paris, puf, coll. « Que sais-je ? », n° 2006, 2001, p. 10.

Chapitre II

Histoire de la traduction

Plusieurs périodes dans l'histoire de la traduction pourraient être examinées tour à tour : Antiquité, Moyen Âge, Renaissance, xvii^e-xviii^e siècles, époque contemporaine. Une telle démarche risque de masquer les recoupements qui relient les époques entre elles, d'où la nécessité de recourir à une présentation davantage thématique que strictement chronologique. Les problèmes d'aujourd'hui sont très largement ceux qui se sont posés hier. Ce sont les réponses qui varient, d'où dérivent les diverses conceptions que l'on a pu se faire de la traduction [1].

I. L'esprit et la lettre

Dans la tradition occidentale, on distingue généralement une double origine à la problématique de la traduction, qui s'incarne en réalité au travers d'une seule langue, le latin. D'une part, la traduction des textes religieux, et de la Bible en particulier, avec saint Jérôme comme figure tutélaire. D'autre part, la traduction des textes littéraires, dans la Rome antique, et l'on rappelle alors l'injonction de Cicéron, dans son *Libellus de optimo genere oratorum* (46 av. J.-C.), qu'il ne faut pas traduire « verbum pro verbo » « mot à mot », et que reprendra Horace dans son *Ars poetica* (10 av. J.-C.). Ces deux perspectives sont liées : Cicéron annonce saint Jérôme. On s'en rend compte quand ce dernier écrit, dans *De optimo genere interpretandi* (395) : « Oui, quant à moi, non seulement je le confesse, mais je le professe sans gêne tout haut : quand je traduis les Grecs – sauf dans les Saintes Écritures où l'ordre des mots est aussi un mystère –, ce n'est pas un mot par un mot, mais une idée par une idée que j'exprime. » [2]. La distinction introduite par saint Jérôme est essentielle : elle souligne la différence entre textes religieux et textes profanes au regard de la traduction. Dans le premier cas, il faut davantage s'en tenir au mot à mot. C'est la méthode que préconise Philon (13 av. J.-C. – 54), membre de la communauté juive d'Alexandrie : seule la traduction littérale serait en mesure de ne pas altérer les textes sacrés. C'est au nom de la traduction littérale que saint Jérôme critique la traduction grecque des *Septante* : celle-ci, trop

libre, est jugée infidèle à l'original hébraïque. Mais une traduction strictement littérale est également rejetée par saint Jérôme, d'où l'adoption, le cas échéant, des principes cicéroniens, qu'il précise dans la formule célèbre : « Non verbum de verbo, sed sensum exprimere de sensu. » La distinction entre traduction de textes religieux et de textes profanes n'est donc pas aussi tranchée que l'on pourrait le croire de prime abord.

Les inconvénients d'une traduction trop littérale n'ont en effet jamais été méconnus. Les traductions effectuées par les Romains remontent au ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C., avec Livius Andronicus, premier traducteur européen connu. Cicéron s'inscrit donc dans une longue tradition de pratique de la traduction qu'il perpétue et affine, notamment sur le plan des considérations théoriques, pratiquement inexistantes avant lui. Un passage capital à cet égard est le suivant, au sujet de ses propres traductions : « Je ne les ai pas rendu[e]s en simple traducteur (*ut interpres*), mais en orateur (*sed ut orator*) respectant leurs phrases, avec les figures de mots ou de pensées, usant quelquefois de termes adaptés à nos habitudes latines. Je n'ai donc pas jugé nécessaire d'y rendre chaque mot par un mot (*verbo verbum reddere*) ; pourtant, quant au génie de tous les mots et à leur valeur, je les ai conservés... J'ai cru, en effet, que ce qui importait au lecteur, c'était de lui en offrir non pas le même nombre, mais pour ainsi dire le même poids (*Non enim adnumerare sed tanquam adpendere*). » [3]. Cicéron distingue ainsi deux formes de traduction : au premier degré, ce que l'on pourrait appeler la traduction proprement dite, celle de l'« interpres » ; au deuxième degré, celle de l'« orateur ». C'est faire rentrer cette forme supérieure de traduction dans le domaine de la rhétorique – et, plus exactement, de l'*imitatio*. Traduit en termes modernes, on dirait aujourd'hui qu'il s'agit d'adaptation, et non plus de traduction.

Ce serait néanmoins faire abstraction de la *fonction* dont était investie la traduction à Rome, foncièrement différente de celle qu'elle pouvait avoir dans le monde grec. À partir de la mort d'Alexandre (323 av. J.-C.), le rayonnement de la civilisation hellénistique est si grand que le grec devient la langue dominante : la *Septante* est traduite à Alexandrie tout naturellement de l'hébreu en grec au ⁱⁱⁱ^e siècle ; la pierre de Rosette, qui permettra à Champollion de décrypter les hiéroglyphes, est une traduction de l'égyptien en grec réalisée en 196 av. J.-C. dans l'Égypte ptolémaïque ; le Nouveau Testament est rédigé dans cette langue, alors que le Christ s'exprimait en araméen (l'hébreu, langue de la même famille, n'étant plus d'usage courant) [4]. Rome n'échappe pas à la règle : les élites sont parfaitement bilingues et placent, dans un premier temps du moins, le grec au premier rang.

N'ayant au début rien de comparable dans le domaine des textes philosophiques ou littéraires, l'entreprise de traduction, massive, des écrits grecs en latin est bien subordonnée, à Rome, à l'émergence d'une langue en mesure de rivaliser avec son modèle, voire de le dépasser, processus qui s'échelonne sur plusieurs siècles, faisant du latin la nouvelle langue dominante au sein de l'Empire, rôle qui se perpétuera pendant tout le Moyen Âge, et même au-delà. Le terme d'« adaptation » présuppose une langue littéraire pleinement constituée, ce qui n'était pas au commencement le cas du latin par rapport au grec.

Une fois cette gestation achevée, le terme de « bilinguis », ainsi que le note Claude Hagège, devient un terme péjoratif, sens qu'il garde d'ailleurs en français médiéval [5] : le grec est peu à peu abandonné au profit du seul latin. Un tel cycle n'est pas isolé : on en trouve de nombreux exemples dans l'histoire. C'est un schéma semblable que l'on retrouve à la Renaissance où, cette fois-ci, c'est le latin qui se voit supplanter par les langues vernaculaires. En France, on assiste à une multiplication des traductions des langues classiques en français et des « imitations » des modèles grecs et latins, voire italiens, phénomène qu'amplifie le développement de l'imprimerie. On trouve ainsi développé par Joachim du Bellay dans *Defense et illustration de la langue française* (1549) un raisonnement qui reprend celui de Cicéron, appliqué à la langue nationale : l'imitation des Anciens ne doit pas être servile, elle doit se faire au service de la langue française, égale, voire supérieure à toutes les autres. L'époque qui voit l'instauration du français comme seule langue du royaume (ordonnance de Villers-Cotterêts, 1539) est aussi celle où, par le biais de la traduction, des emprunts massifs sont faits aux langues étrangères, quand ils ne sont pas obtenus par imitation directe, comme n'hésite pas à le recommander Ronsard dans son *Abbrégé de l'art poétique* (1565) : « Tu composeras hardiment des motz à l'imitation des Grecs, et Latins. » [6].

Ce troisième aspect de la traduction, qui ne se contente pas de « rendre » mot à mot (« verbum de verbo ») ou sens pour sens (« sensum exprimere de sensu ») mais encore se permet de *transformer* délibérément le texte original dans le cadre de l'« imitation », ne correspond plus à l'idée que l'on se fait habituellement de la traduction aujourd'hui. C'est ainsi que Jacques Amyot, dans sa célèbre traduction des *Vies parallèles* de Plutarque (1559), au lieu de traduire le grec « estephanoi » par la traduction littérale « parés de fleurs », préfère : « ayant chapeaux de fleurs dessus nos têtes » ; au lieu de se contenter de : « L'âme est enfermée dans le corps comme dans un moulin qui tourne sans cesse autour du besoin de nourriture », il

traduit : « L'âme de plusieurs est cachée et affublée de crainte d'avoir faite, dedans le corps, comme dedans un moulin, tournant toujours à l'entour d'une meule après la poursuite de quelque nourriture. » [7]. Les transformations introduites obéissent à une logique, qu'Antoine Berman appelle la « visée traductive » de la Renaissance – en l'occurrence, « la clarification et l'adaptation appropriatrice de l'original, considéré comme un “trésor” qu'il s'agit d'annexer à la langue et à la culture nationale » [8]. Pour comprendre la traduction dans toute sa diversité, il ne suffit donc pas d'opposer les « mots » aux « sens ».

II. Les Belles Infidèles

À la même époque en Angleterre, la situation est comparable, à une différence majeure près : le français, par son rayonnement, jouit d'un prestige comparable à celui du latin et du grec. La traduction à partir du français constitue une somme d'ouvrages considérable. Certaines font date : c'est le cas de la traduction des *Essais* de Montaigne par John Florio en 1603, ainsi que le signale *The Cambridge History of English and American Literature (cheal)* en 18 volumes [9] (le volume IV, consacré à la période élisabéthaine, commence par consacrer deux longs chapitres à la question de la traduction, tant son influence est grande). Les transformations apportées par John Florio au texte de Montaigne rappellent celles qu'apporte Amyot à la traduction de Plutarque. Pour rendre « je n'y vauls rien » il utilise l'équivalent « I am nothing worth », mais ajoute : « and I never can fadge [= “do”] well » [10] ; pour « soufflet », il a besoin de « whirret [= “blow”] in the ear » [11], illustrant ainsi la tendance de l'époque au foisonnement verbal (Florio est également connu pour son dictionnaire italien-anglais au titre évocateur, *A Worlde of Wordes*, « un monde de mots ») que préconise Érasme dans *De copia* (« De l'abondance ») [12].

La plus célèbre des traductions élisabéthaines n'est cependant pas celle-là : c'est, de très loin, la traduction de Plutarque par Thomas North, *Lives of the Noble Grecians and Romans* (1579), dont s'est inspiré Shakespeare (que ses détracteurs accusaient de ne pas bien connaître le latin et encore moins le grec) pour ses pièces romaines (*Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*, *Coriolan*) et *Timon d'Athènes*. Ne maîtrisant pas le grec, North effectue la traduction des *Vies parallèles* de Plutarque par Amyot. Pratique courante à l'époque : par rapport au latin et, à plus forte raison, au grec, le français était de loin la langue la mieux maîtrisée. Le français est donc l'« avenue » qui aura permis aux

classiques de pénétrer dans la langue et la littérature de l'Angleterre (« the avenue through which many of the classics passed into our language and our literature ».) [13]. La traduction d'Amyot sert donc d'original à North. Le texte d'Amyot a d'ailleurs valeur de modèle, ainsi que le souligne Montaigne, au regard de la langue traductrice : « Je donne avec raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot, sur tous nos escrivains françois [...]. Nous, aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du bourbier ; sa mercy, nous osons à cett' heure et parler et escrire : les dames en regentent les maistres d'eschole : c'est nostre breviaire » (*Essais*, livre II, chap. IV). La traduction de North, elle aussi, se voit accorder le statut d'œuvre littéraire, ce qui explique sans doute pourquoi Shakespeare va souvent jusqu'à lui emprunter ses propres mots.

Plus généralement, à cette époque, les barrières que l'on établit aujourd'hui entre original et traduction, auteur et traducteur, étaient bien plus fluides, pour ne pas dire carrément abolies. L'« appropriation » [14], concept clé de la Renaissance, a pu en Angleterre prendre des proportions extrêmes, qui semblent renvoyer à l'esprit de conquête des navigateurs élisabéthains comme Drake ou Hawkins mais aussi à leurs méthodes les moins recommandables. On s'emparerait ainsi sans scrupules des œuvres d'autrui soit que l'on transforme à sa guise en ne reculant devant aucune infidélité, soit que l'on fait siennes en se faisant passer pour leur auteur. Le cas est si fréquent que Charles Whibley ne craint pas de dire : « Les Élisabéthains ne semblent pas avoir considéré le plagiat comme un odieux péché. S'il en avait été autrement, qui n'en aurait pas été reconnu coupable ? » [15]. Bien au contraire, ils justifient un tel procédé en invoquant l'exemple des Romains. En parlant de sa traduction de *De Officiis* de Cicéron, Nicholas Grimald affirme qu'elle est autant à lui que sont à Térence et à Plaute les comédies qu'ils ont faites à partir du grec (« made out of Greek ») [16]. Un grand nombre de sonnets élisabéthains ont ainsi été « faits » par Wyatt, Lodge, Spencer et bien d'autres sans que personne ne s'en offusque : on pourrait ainsi traduire et trahir en toute impunité.

Le terme de « plagiat » ne devient péjoratif qu'au xviii^e siècle, « c'est-à-dire au moment où l'originalité devient une valeur littéraire » [17]. Les frontières entre imitation, traduction et adaptation varient en effet selon les époques. L'« infidélité » est donc une notion toute relative. Non que les traducteurs ne se soient jamais donné de règles en la matière, bien au contraire : l'un des premiers théoriciens de la traduction à la Renaissance est Étienne Dolet (à qui l'on doit en français le mot « traduction », apparu en 1540). Non que les traductions de l'époque se valent toutes, quelles que soient les libertés

prises par rapport à l'original. En revanche, si on les rapporte à la « visée traductive » (A. Berman) de l'époque, elles entendent se montrer fidèles. C'est ainsi que Chapman défend sa traduction de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* en déclarant : « If my countrey language were an usurer, hee would thanke me for enriching him » (« Si la langue de mon pays était un usurier, il me remercierait de l'avoir enrichi ») [18]. À l'instar de Montaigne faisant l'éloge d'Amyot, Keats dira son émerveillement pour la traduction de Chapman, qui lui ouvre le « domaine » (« demesne ») d'Homère et sa « sereine pureté » (« its pure serene »), dans le poème *On first looking into Chapman's Homer* (« en ouvrant pour la première fois l'Homère de Chapman ») composé en 1816. Ce qu'on voit en effet dans les traductions de l'époque, c'est l'anglais élisabéthain en train de se déployer sous nos yeux.

On pourrait dire la même chose des traductions en France, comme dans les autres pays à la Renaissance. C'est la conséquence du principe qu'énonce Amyot en ces termes : « L'office d'un propre traducteur [...] ne gist pas seulement à rendre fidèlement la sentence de son autheur, mais aussi à adombrer la forme du style et manière de parler d'iceluy. » [19]. On ne pourrait l'exprimer plus clairement : la « fidélité », nécessaire, n'est pas suffisante. Il est indispensable de lui adjoindre la beauté, sans laquelle la traduction se condamnerait à sortir des « belles-lettres ».

Ce qui est vrai de la langue littéraire l'est aussi de la langue tout court. La traduction permet en effet d'être comprise par le plus grand nombre : Érasme est le premier à la souhaiter pour les textes sacrés, Luther en sera le premier grand artisan. Il affirme, en effet : « Ce n'est pas aux mots de la langue latine que l'on doit demander comment il faut parler allemand, comme le font ces ânes ; mais c'est à la mère dans son foyer, aux enfants dans les rues, à l'homme du commun sur la place du marché qu'il faut le demander en lisant sur leurs lèvres comment ils parlent, et c'est d'après cela qu'il faut traduire, car ainsi ils comprendront et se rendront compte qu'on leur parle allemand. » [20]. La traduction de la Bible par Luther est allée au-delà : elle représente l'acte de naissance de la langue allemande, à l'égal de Dante pour la langue italienne.

À la différence de Dante qui plaide la cause de l'expression en « langue vulgaire » dans *De vulgari eloquentia* (1303-1305) et au travers de son œuvre, Luther forge la langue allemande au travers de la traduction : comme il s'agit de la Bible, il va de soi que la part d'« invention » que présuppose l'*imitatio* des Latins n'a pas sa place. Il ne saurait être question de « transformer » la parole divine, ce qui, à l'époque, était passible du bûcher, sort que connut Étienne Dolet, pendu et brûlé en

1546 place Maubert, à Paris. On pourrait par conséquent penser que l'exigence de littéralité l'emporte sur toute autre considération. Pendant la plus grande partie du Moyen Âge, c'était d'ailleurs la façon la plus répandue de traduire les textes religieux, mais aussi profanes. La Renaissance prend le parti opposé, en raison du manque d'élégance des traductions ainsi effectuées [21]. Comme Luther n'ignorait pas le précepte de saint Paul : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie » (2 Corinthiens, 3, 6), une traduction « littérale » ne saurait se réduire au strict mot à mot, comme pour saint Jérôme. Luther écrit en effet, en 1530 : « Je ne me suis pas détaché trop librement des lettres, mais j'ai pris grand soin avec mes aides de veiller, dans l'examen d'un passage, à rester aussi près que possible de ces lettres sans m'en éloigner trop librement. [...] j'ai préféré porter atteinte à la langue allemande plutôt que de m'éloigner du mot. » [22]. Autant d'aspects que l'on retrouve en langue anglaise dans l'*Authorized Version*.

Celle-ci paraît en 1611, mais en réalité elle est pour l'essentiel l'œuvre de William Tyndale (pendu et brûlé pour hérésie à Anvers en 1536 où il s'était réfugié). Comme Luther, il entend être compris de tous et, plutôt que de traduire à partir de la *Vulgate* comme Wyclif l'avait fait pour la première Bible traduite en anglais et publiée en 1388, il consulte les textes originaux hébreux et grecs. Tyndale trouve le grec plus en harmonie avec l'anglais que ne peut l'être le latin (« The Greek tongue agreeth more with the English than with the Latin ») ; quant à l'hébreu, il l'est « mille fois plus » (« And the properties of the Hebrew tongue agreeth a thousand times more with the English than with the Latin »), si bien qu'en « mille endroits » il suffit de le traduire en anglais « mot à mot » (« The manner of speaking is both one, so that in a thousand places thou needest not but to translate it into the English word for word ») [23]. Le rayonnement de l'*Authorized Version* sur la langue et la littérature anglo-saxonnes est impressionnant : « Son action sur le peuple tout entier est immense. Sa prose serrée, mais plus proche du style oral que des écrits latins, la richesse de ses images, qu'une erreur çà et là rend singulières ou mystérieuses, marqueront bien des produits de l'imagination dans un pays où la vie sera souvent rythmée par sa lecture quotidienne. » [24]. La conclusion s'impose : la Bible « autorisée » par le roi Jacques I^{er} est un monument de la littérature de langue anglaise.

Si l'on se tourne du côté de la Renaissance, même les traductions les plus fidèles par nécessité ont la vertu d'être belles. Les xvii^e et xviii^e siècles mettront les considérations esthétiques au premier plan en matière de traduction. Le rapport à la langue n'est en effet plus le même : en France est créée l'Académie française (1634) et sur les traces de Malherbe, qui ordonne et apure le français, Vaugelas définit

ce que doit en être le « bon usage » dans ses *Remarques sur la langue française* [25]. On ne sera donc pas étonné de voir les traductions se plier au goût classique et devenir de « Belles Infidèles » [26]. Nicolas Perrot d'Ablancourt, entré à l'Académie en 1637, transforme ainsi auteurs latins, grecs ou espagnols en les traduisant, même s'il estime que ce qu'il fait n'est pas « proprement de la traduction », car « cela vaut mieux que la traduction, et les Anciens ne traduisaient pas autrement » [27].

À l'époque des Belles Infidèles, les tenants de la fidélité au texte existent néanmoins, comme Lemaistre, qui édicte la règle suivante : « La première chose à quoi il faut prendre garde dans la traduction française : c'est d'être extrêmement fidèle et littéral, c'est-à-dire, d'exprimer en notre langue, tout ce qui est dans le latin, et de le rendre si bien que si, par exemple, Cicéron avait parlé notre langue, il eût parlé de même que nous le faisons parler dans notre traduction. » [28]. La fidélité et la littéralité sont subordonnées au respect du style de la langue classique : il n'est donc plus question que la traduction « enrichisse » comme au siècle précédent la langue française, désormais promue au rang de modèle indépassable du bon goût.

Le fossé entre les adeptes de la traduction littérale et de la traduction « libre » ira se creusant pour aboutir à la polémique qui opposera, au xviii^e siècle, M^{me} Dacier et Antoine Houdar de la Motte, appelée par la suite seconde querelle des Anciens et des Modernes [29]. On pourrait difficilement reprocher à Houdar de la Motte de suivre Homère à la lettre, ni à plus grande échelle : son *Iliade en vers français* (Chant I publié en 1701, les autres en 1714) élague allègrement le texte homérique, qui passe de 24 chants à 12, supprimant ainsi les passages jugés superflus ou inconvenants. Il n'hésite pas non plus à introduire des commentaires de son cru, voire à modifier le contenu ou la trame des épisodes, entre autres choses [30]. Houdar de la Motte distingue les traductions « littérales », comme celle, en prose, de M^{me} Dacier (1711), et les « imitations élégantes », qui « tiennent le milieu entre la traduction simple (littérale) et la paraphrase » [31]. Homère est, selon lui, trop loin des normes classiques pour être autrement « traduit ».

Si, par comparaison, la traduction de M^{me} Dacier peut sans grand mal passer pour plus littérale, il s'en faut de beaucoup qu'elle le soit totalement. Il suffit pour cela de comparer la traduction de Leconte de Lisle (1867) de ce passage du Chant III (scène entre Paris et Hélène) et la sienne :

Viens ! Couchons-nous et aimons-Et ne pensons plus qu'aux nous. Jamais le désir ne m'a brûléplaisirs... À l'île de Kranaé, vous

ainsi même lorsque naviguant survoulûtes bien consentir à me
ma nef rapide, après t'avoirprendre pour mari... Et me parlant
enlevée de l'heureuse Lakeainsi, il se leva pour aller dans une
daimôn, je m'unis d'amour avec toiautre chambre, et Hélène le suivit.
dans l'île de Kranaé, tant que
j'aime maintenant et suis saisi de
désirs. Il parla ainsi et marcha vers
son lit, et l'épouse le suivit, et ils se
couchèrent dans le lit bien
construit.

M^{me} Dacier [32].

Leconte de Lisle [33].

Si les transformations apportées par M^{me} Dacier nous semblent
aujourd'hui si étrangères, celles d'un Houdar de la Motte si
extravagantes, c'est parce qu'elles ne seraient plus considérées à
proprement parler comme des traductions, mais comme des
adaptations. La ligne de partage entre ces deux domaines s'est depuis
déplacée, rendant impensable que l'on cherche, au travers de la
traduction, à « embellir » ou à « corriger » les fautes de goût
prétendument présentes chez Homère, car ce serait dorénavant porter
atteinte à l'œuvre elle-même.

III. L'époque contemporaine

En 1680, dans sa préface à *Ovid's Epistles* [34], Dryden donne une
définition de la traduction résolument moderne dans son rejet de
l'imitation.

Dryden distingue trois formes de traduction : la première est la
traduction littérale (qu'il nomme « métaphrase ») ; la deuxième est la
traduction proprement dite (appelée d'abord « paraphrase » mais
rebaptisée simplement « traduction » dans la préface de 1697 à ses
traductions de Virgile [35]) ; la troisième, l'« imitation » (ensuite
appelée « paraphrase »).

La traduction littérale est rejetée par référence à Horace et son « nec
verbum curabis reddere, fidus interpres » dont il cite la traduction par
Roscommon (« Nor word for word too faithfully translate »), elle-
même illustration de la meilleure et seule véritable manière de
traduire, la deuxième, qui consiste à s'attacher aux sens plutôt qu'aux
mots.

L'imitation consiste à prendre la liberté de ne garder ni les mots ni le sens, mais « si [des] auteurs [...] sont ainsi traités, on ne peut plus dire qu'il s'agisse encore de leurs œuvres », car cela revient à substituer à l'original « quelque chose de nouveau qui est presque la création de quelqu'un d'autre » [36].

C'est signer l'arrêt de mort des Belles Infidèles.

Un renversement de perspective s'opère en effet progressivement : « La question de l'appartenance du texte littéraire, la valorisation de l'individualité et de l'originalité dans la création artistique sont le fait d'une esthétique romantique qui remonte à la fin du xviii^e siècle. » [37]. Du coup, l'imitation, même réduite, apparaît comme un travestissement, que Montesquieu ridiculise dans les *Lettres persanes* : « Les traductions sont comme ces monnaies de cuivre qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or [...] mais elles sont toujours faibles et d'un mauvais aloi. » [38]. C'est inverser la métaphore de l'enrichissement usuraire de la langue par le biais de la traduction utilisée par Chapman à l'époque de Shakespeare : la dépréciation du texte traduit par rapport à l'« original » est évidente.

Le mouvement de balancier avait été complet dans le sens de l'imitation ; il le sera tout autant dans le sens opposé au xix^e siècle, siècle des traductions littérales. La plus marquante est celle du *Paradise Lost* de Milton par Chateaubriand en 1836, qui dans ses *Remarques* indique son refus d'effectuer une traduction « élégante », ajoutant aussitôt : « C'est une traduction littérale dans toute la force du terme que j'ai entreprise, une traduction qu'un enfant ou un poète pourront suivre sur le texte, ligne à ligne, mot à mot, comme un dictionnaire ouvert sous les yeux. » [39]. On ne saurait être plus explicite.

« J'ai calqué Milton à la vitre », dit-il dans une formule frappante. Mais s'agit-il vraiment, comme le prétend Chateaubriand, d'une traduction « mot à mot » ? La réponse est non. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer un extrait de l'original comme « His spear, to equal which the tallest pine, / Hewn on Norwegian hills to be the mast / Of some great ammiral, were but a wand, / He walk'd with to support uneasy steps / Over the burning marle [...] » et ce qu'en fait Chateaubriand : « La lance de Satan (près de laquelle le plus haut pin scié sur les collines de Norwège pour être le mât de quelque grand vaisseau amiral, ne serait qu'un roseau) lui sert à soutenir ses pas mal assurés sur la marne brûlante [...] »

[40] Une traduction mot à mot, à la portée de quiconque armé d'un

dictionnaire, donnerait : « Sa lance, pour égaler laquelle le plus haut pin / Scié sur les norvégiennes collines pour être le mât / De quelque grand amiral, ne serait qu'une baguette, / Il marchait avec pour supporter ses malaisés pas / Sur la marne brûlante [...] »

La traduction de Chateaubriand va bien au-delà d'un mot à mot mécanique, tout comme celle de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* réalisée plus tard par Leconte de Lisle « grâce à la littéralité la plus scrupuleuse » [41]. Leur entreprise s'apparente en réalité à la troisième forme de traduction que distinguait Goethe dans le *Divan occidental-oriental* (1819) et qu'il considérait comme la plus haute.

À l'époque des romantiques allemands, la traduction joue un rôle comparable à celle qu'elle a connue dans l'Antiquité à Rome ou à la Renaissance en Occident [42]. Goethe distingue un cycle de trois sortes de traduction. La première se limite à transmettre l'œuvre telle qu'elle est dans la langue originale ; c'est ce qu'aurait fait Luther en traduisant la Bible. La deuxième présente l'œuvre de telle sorte qu'elle paraît avoir été composée dans la langue de la culture réceptrice, à l'exemple des traductions élégantes à la française : la traduction vient alors se substituer à l'original. En Allemagne, Wieland en est l'illustration parfaite. La troisième est une synthèse des deux précédentes. La traduction n'est plus là « au lieu de » (« anstatt ») l'original, mais à sa propre place (« an der Stelle ») au sein de la langue traduisante, permettant ainsi de transférer l'original d'une langue à l'autre. Il se produit alors un croisement entre les deux langues, un *tertium quid*. Chateaubriand procède de même. Il traduit : « Many a row / Of starry lamps [...] yielded light / As from a sky » (livre I, 727-730) par : « Plusieurs rangs de lampes étoilées... émanent la lumière comme un firmament » [43] en sachant pertinemment qu'« un firmament n'émane pas la lumière, la lumière émane d'un firmament ; mais traduisez ainsi, que devient l'image ? Du moins, le lecteur pénètre ici dans le génie de la langue anglaise » [44]. Pour Goethe, la traduction peut alors être « identique » à l'original.

La troisième forme de traduction est la meilleure selon Goethe, mais aussi celle qui rencontre le plus de résistance chez les lecteurs, rebutés par des tournures étrangères : les versions de l'*Odyssée* (1781) et de l'*Iliade* (1793) effectuées par Johann Heinrich Voss ont été d'abord accueillies avec scepticisme avant d'être considérées comme de grandes traductions. On ajoutera que celles, encore plus littérales, de Hölderlin durent attendre le *xx^e* siècle pour être reconnues à leur juste valeur. Comme à Rome ou à l'époque de la Renaissance, la traduction « littérale » était considérée comme le moyen d'enrichir la langue, la littérature et la culture de l'Allemagne, permettant ainsi de « féconder

le Propre par la médiation de l'Étranger » [45].

Robert Larose faisait le bilan suivant : « Il appartiendra au ^{xx}e siècle de faire la part des choses entre ce que Mounin appelle les verres colorés (traduction littérale) et les verres transparents (traduction libre). “La lettre tue et l'esprit vivifie”, disait Voltaire. Le ^{xx}e siècle marque en effet la victoire de l'esprit sur le littéralisme du siècle précédent. » [46]. Qu'en est-il aujourd'hui ? On nuancera fortement une telle affirmation.

Tout d'abord parce que l'on trouve au ^{xx}e siècle et aujourd'hui encore des tenants du « littéralisme » dans la lignée des romantiques allemands comme Antoine Berman, Henri Meschonnic ou Jacqueline Risset ; ensuite parce que des traducteurs (souvent théoriciens) comme Ezra Pound, Octavio Paz, Haroldo de Campos ou Efim Etkind, considérant la traduction comme une forme de « recreation » littéraire, seraient à ranger dans la catégorie de l'« imitation » au sens où l'entendait Dryden.

S'il y a victoire, c'est manifestement, si l'on n'y prend garde, celle du « Propre » sur l'« Étranger » : la traduction ne représente que 2 à 4 % des ouvrages publiés aux États-Unis ou en Grande-Bretagne, alors qu'elle représente 8 à 12 % en France, autour de 14 % en Allemagne et jusqu'à 25 % en Italie. Pourtant, l'anglais est, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la langue la plus traduite dans le monde. Le déséquilibre est flagrant [47]. Il est encore aggravé par le fait que la traduction dans le monde anglo-saxon (moins ailleurs, mais c'est la tendance dominante) obéit à des normes de lisibilité et d'élégance qui doivent donner au lecteur l'impression que ce qu'il lit a été écrit directement dans la langue traductrice, cette « transparence » renforçant encore l'effet uniformisant de l'ethnocentrisme au détriment des autres cultures. La traduction est, à l'heure de la mondialisation, une question qui ne saurait laisser personne indifférent.

Il existe en revanche une victoire dont on peut se réjouir : le ^{xx}e siècle marque l'apparition des premières véritables théories de la traduction, dont l'influence ne fait que croître dans les pays les plus divers. Nous sommes donc mieux armés pour comprendre la traduction et ses enjeux.

Notes

- [1] Voir Michel Ballard, *De Cicéron à Benjamin* (1992), Lille, pul, 1995.
- [2] Cité par Valéry Larbaud, *Sous l'invocation de saint Jérôme*, Paris, Gallimard, 1946, p. 15.
- [3] Trad. Henri Bornecque, citée dans Inès Oseki-Dépré, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 19.
- [4] Voir Claude Hagège, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 2002, chap. X, p. 255 sq.
- [5] *Ibid.*, p. 173-174.
- [6] Cité par Mireille Huchon, *Le Français de la Renaissance*, (1988), Paris, puf, coll. « Que sais-je ? », n° 2389, 1998, p. 73.
- [7] Exemples empruntés à Antoine Berman, L'accentuation et le principe d'abondance en traduction, in revue , *Palimpsestes*, n° 5, éd. P. Bensimon, B.Vautherin, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1991, p. 14.
- [8] *Ibid.*, p. 12.
- [9] WardTrent, et al. *The Cambridge History of English and American Literature*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1907-1921 ; New York, Bartleby.com, 2000. (www.bartleby.com/cambridge/)
- [10] « Et je ne peux jamais bien faire » (notre traduction).
- [11] Exemples donnés par Charles Whibley, *cheal*, vol. IV, 1, p. 12.
- [12] Voir Antoine Berman, L'accentuation et le principe d'abondance en traduction, *op. cit.*, p. 12.
- [13] Charles Whibley, *cheal*, vol. IV, 1, p. 9.
- [14] Mireille Huchon, *op. cit.*, p. 119.
- [15] «[...] the Elizabethans do not seem to have regarded plagiarism as a heinous sin. If they had, who would have escaped condemnation?», (Charles Whibley, *cheal*, vol. IV, 1, p. 28.) (Notre traduction.)
- [16] Voir Charles Whibley, *cheal*, vol. IV, 1, p. 28.
- [17] Sophie Rabau, *L'Intertextualité*, Paris, Flammarion, 2002, p. 237.
- [18] Cité par C. Whibley, *cheal*, vol. IV, 1, p. 26. (notre traduction).
- [19] Cité par Edmond Cary, *Les Grands Traducteurs français*, Genève, Georg, 1963, p. 17.
- [20] Cité par Henri Van Hoof, *Histoire de la traduction en Occident*, Paris, Duculot, 1991, p. 214.
- [21] Voir Inès Oseki-Dépré, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 23.
- [22] Voir Michel Ballard, *De Cicéron à Benjamin*, *op. cit.*, p. 143.
- [23] Cité par Albert S. Cook, *cheal*, vol. IV, 2, p. 53.
- [24] André Maisonneuve, Littérature anglaise, in *Histoire des littératures*, vol. II, éd. R. Queneau, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1968, p. 374.
- [25] Voir Claude Hagège, *Le Français, histoire d'un combat*, Paris, Le

Livre de poche, 1996, p. 57 sq.

[26] Voir Roger Zuber, *Les Belles Infidèles et le goût classique*, Paris, Albin Michel, 1968.

[27] Cité par P. Horguelin, *Anthologie de la manière de traduire. Domaine français*, Montréal, Linguatex, 1981, p. 94.

[28] Cité par Inès Oseki-Dépré, *op. cit.*, p. 33.

[29] Voir George Mounin, *Les Belles Infidèles*, (1955), Lille, pul, 1994.

[30] Voir Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 442 sq.

[31] Cité par Gérard Genette, *ibid.*, p. 443.

[32] Cité par Inès Oseki-Dépré, *op. cit.*, p. 17.

[33] *Ibid.*

[34] Dryden, Preface to *Ovid's Epistles*, in *Dryden. A Selection*, éd. John Conaghan, Londres, Methuen, 1978, p. 569-574.

[35] Voir George Steiner, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, trad. Lucienne Lotringer, Paris, Albin Michel, 1978 (*After Babel. Aspects of Language and Translation*, Oxford, oup, 1975), p. 241.

[36] Dryden, *op. cit.*, p. 572 (notre traduction).

[37] Sophie Rabau, *op. cit.*, p. 145.

[38] Lettre CXXVIII, citée par Inès Oseki-Dépré, *op. cit.*, p. 35.

[39] Cité par Antoine Berman, Chateaubriand traducteur de Milton, in A. Berman, *et al.*, *Les Tours de Babel*, Mauvezin, Trans-Europ-press, p. 115.

[40] Cité par George Steiner, *op. cit.*, p. 295-296.

[41] Cité par Robert Larose, *Théories contemporaines de la traduction*, Sillery, Presses de l'université du Québec, 1989, p. 9.

[42] Voir Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984.

[43] Cité par George Steiner, *op. cit.*, p. 295.

[44] Cité par George Steiner, *ibid.*, p. 295.

[45] Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, *op. cit.*, p. 16.

[46] Robert Larose, *Théories contemporaines de la traduction*, *op. cit.*, p. 9.

[47] Voir Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility*, Londres, Routledge, 1995, p. 12-14.

Chapitre III

Théories de la traduction

À l'époque contemporaine, la traduction s'est dotée d'une théorie propre. Comme pour la littérature ou la linguistique, il existe plusieurs théories. Plutôt que de les prendre une à une, on en donnera une présentation thématique.

I. Sourciers et ciblistes

Quand on ouvre une traduction, on voit généralement la mention : « Traduit de l'italien par... » ou « Traduit du hongrois... », etc. On traduit en effet toujours d'une langue vers une autre (parfois il s'agit de la même, mais à des époques différentes : la *Chanson de Roland* exige d'être traduite en français moderne pour celui qui ignore l'ancien français). On a vu ainsi apparaître au ^{xx}e siècle des termes tels que *source language* (sl) (rendu en français par « langue source » ou « langue de départ (ld) ») et *target language* (tl) (rendu par « langue cible » ou « langue d'arrivée (la) »).

Dans les ouvrages de traductologie, on voit des schémas, parfois d'une grande complexité, qui dérivent en réalité tous de la formule fondamentale :

ld → la

La flèche symbolise le transfert linguistique que constitue la traduction et que vient confirmer l'étymologie (« traduire » = « conduire » (*ducere*), « conduire de l'autre côté » (« trans »). L'opposition entre la lettre et l'esprit n'en a pas disparu pour autant, mais elle a tendance à se focaliser sur la question de la langue : d'un côté, les « sourciers » ; de l'autre, les « ciblistes » [1]. Les uns privilégieraient le « texte source », les autres le « texte cible » (ou la « culture source » et la « culture cible », etc.). Poussé à l'extrême, le point de vue cibliste vise à la transparence absolue : « I see translation as the attempt to produce a text so transparent that it does not seem

to be translated » (Norman Shapiro) [2].

Toute intrusion d'une structure de la *ld* est perçue comme une maladresse, voire un manque de maîtrise de la *la*, de même qu'un enseignant devra peu à peu entraîner ses élèves à supprimer les traces d'« interférence » de la langue maternelle (*ld*) sur la langue étrangère (*la*). On retrouve alors la problématique de Dryden où l'élégance des traductions réside dans la conformité avec le « bon usage » au sens où l'entendait Vaugelas. Comment procéder autrement, pensera le profane ?

Il serait cependant aventureux de prétendre que Chateaubriand ou Goethe, qui préconisent une autre manière de traduire, aient une maîtrise insuffisante de la langue, preuve que la simple opposition entre « ciblistes » et « sourciers », pour commode qu'elle soit, s'avère insuffisante.

D'autant qu'il n'est pas nécessaire de postuler qu'il n'existerait qu'une seule forme de traduction authentique. Dans un texte célèbre de 1813, *Über die verschiedenen Methoden des Übersetzens* (« Des différentes méthodes du traduire »), Friedrich Schleiermacher en distingue deux : « Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille et fait que l'écrivain aille à sa rencontre. » [3]. Selon la nature du texte à traduire, on se fera sourcier ou cibliste.

C'est davantage la notion de *mouvement* qui importe, la traduction étant une opération de nature dynamique et non statique. Wilhelm von Humboldt, dans son introduction à l'*Agamemnon* d'Eschyle (traduction publiée en 1816 et à laquelle il aura consacré quinze ans), propose la distinction fondamentale suivante : « Tant que l'on ne sent pas l'étrangeté, mais l'étranger, la traduction a rempli son but suprême ; mais là où l'étrangeté apparaît en elle-même et obscurcit peut-être même l'étranger, alors le traducteur trahit qu'il n'est pas à la hauteur de son original. » [4]. C'est aller à l'opposé des traductions à la française du temps, mais une telle conception la rejoint dans l'établissement d'une limite, celle qui consiste peut-être à « refuser l'étrangeté de l'étranger tout aussi profondément que l'ethnocentrisme du classicisme français » [5].

Parmi les romantiques, seul Hölderlin la franchira, préfigurant ainsi un Ezra Pound [6]. Les arguments des « ciblistes » ne manquent néanmoins pas de force. L'un des plus importants est celui de qui a trait à l'équivalence. Dans *Toward a Science of Translating* (1964) [7], Eugene E. Nida distingue deux formes d'équivalence : l'équivalence

formelle, qui consiste à rendre mécaniquement la forme de l'original ; l'équivalence dynamique qui, elle, transforme le « texte source » de manière à produire le même effet dans la « langue cible ». Eugene E. Nida est un spécialiste de la traduction de la Bible. Confronté à des civilisations différentes de la nôtre, l'argument de l'équivalence d'effet l'emporte sur toute autre considération : comment faire comprendre la parabole du bon grain et de l'ivraie à des Indiens du désert pour qui chaque grain doit être minutieusement enfoui et protégé et non semé à la volée ? S'en tenir à la lettre fait courir le risque d'une distorsion radicale du sens : dans une telle civilisation, semer est en soi un acte aberrant. On ne saurait donc, selon lui, employer les mêmes mots.

L'« équivalence dynamique » est un concept propre à Eugene E. Nida qui n'a de sens que rapporté à sa propre théorie de la traduction. En revanche, l'équivalence d'effet est une notion centrale qui dépasse le clivage entre « sourciers » et « ciblistes » : elle demande à être prise en compte dans un cadre plus large, à commencer par ses implications d'ordre linguistique.

II. Linguistique et traduction

L'apport de la linguistique à la théorie de la traduction est considérable, comme il a pu l'être dans le domaine des études littéraires (influence de Hjelmslev sur Roland Barthes, par exemple) ou dans les sciences humaines comme l'ethnologie (par exemple Lévi-Strauss) ou la psychanalyse (Lacan et « l'inconscient structuré comme un langage »). L'importance que revêt la traduction au regard de la linguistique est primordiale, ainsi que le souligne Roman Jakobson : « L'équivalence dans la différence est le problème cardinal du langage et le principal objet de la linguistique. » [8].

L'hégémonie de la linguistique est, pour certains, évidente : la traduction devient un domaine relevant de la linguistique générale. C'est ainsi qu'il faut comprendre le titre de l'ouvrage publié en 1965 par John Catford, *A Linguistic Theory of Translation* [9]. Le raisonnement suivi par John Catford est simple : la traduction est affaire de langage ; la linguistique traite du langage ; donc la traduction est l'objet de la linguistique. D'où son sous-titre : *An Essay in Applied Linguistics*.

Qui dit linguistique dit science. Le titre d'Eugene E. Nida s'inscrit dans cette optique : *Toward a Science of Translation* (1964). Une telle science n'existait pas encore, d'où des titres tels que celui du Russe A.

Fedorov, *Vvedenie v teorju perevoda* (« Introduction à la théorie de la traduction »), publié en 1958 [10]. Chaque auteur s'appuie sur une théorie linguistique qui lui est propre : Eugene E. Nida, sur la grammaire générative-transformationnelle de Noam Chomsky ; John Catford, sur les travaux de J. R. Firth et de M. A. K. Halliday, etc. Très vite, cependant, une telle prééminence accordée à la linguistique est vivement contestée par les traducteurs eux-mêmes, en particulier de textes littéraires. Edmond Cary en est le porte-parole : « La traduction littéraire n'est pas une opération linguistique, c'est une opération littéraire », dit-il dans *Comment faut-il traduire ?* en 1958 [11]. Dans leur *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, J.-P. Vinay et J. Darbelnet affirment en effet : « On lit trop souvent, même sous la plume de traducteurs avertis, que la traduction est un art. Cette formule, pour contenir une part de vérité, tend néanmoins à limiter arbitrairement la nature de notre objet. En fait, la traduction est une discipline exacte, possédant ses techniques et ses problèmes particuliers [...]. » [12]. Le linguiste Georges Mounin opère la synthèse des deux points de vue dans *Les Problèmes théoriques de la traduction* (1963) : « On peut, si l'on y tient, dire que, comme la médecine, la traduction reste un art – mais un art fondé sur une science. » [13]. La traduction est une opération linguistique, mais également une opération littéraire.

C'est grâce à la linguistique que sont apparues les premières *descriptions* suffisamment détaillées des opérations auxquelles procèdent les traducteurs. La plupart des écrits ou des traités antérieurs s'en abstenaient. Quand Cicéron dit qu'il faut traduire le sens et non les mots, il ne s'étend pas. Dryden n'explique pas comment on passe du précepte d'Horace : « Nec verbum verbo curabis reddere, fidus interpres » à l'élégante traduction : « Nor word for word too faithfully translate. » Ni Goethe ni Humboldt ne rentreront dans l'examen détaillé des traductions dont ils font la théorie.

Au xx^e siècle, la situation change radicalement : l'essor de la linguistique fournit aux théoriciens de la traduction de puissants instruments d'analyse. Les premiers manuels de traduction dépassant le stade de l'empirisme font leur apparition. Le premier est *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, d'Alfred Malblanc (1^{re} édition en 1944) [14], qui s'appuie sur les travaux de Charles Bailly, continuateur de F. de Saussure. J.-P. Vinay et J. Darbelnet s'en inspireront pour leur propre *Stylistique comparée de l'anglais et du français*. La méthode suivie est inductive : la théorie seule ne suffit, il faut partir des faits.

On part des traductions effectuées par des traducteurs professionnels,

que l'on compare avec les originaux, afin d'étudier les transformations effectuées. D'abord descriptive, la théorie de la traduction se fait alors explicative, l'une des applications les plus évidentes étant le domaine de l'enseignement, au niveau universitaire.

Quelles que soient les langues en présence, on ne saurait faire l'impasse sur les apports de la linguistique en matière de traduction [15].

III. Poétique de la traduction

Dans *Après Babel*, ouvrage fondamental sur la traduction, publié en 1975, George Steiner affirme que la traduction (en particulier celle des textes littéraires) ne saurait se réduire à la seule dimension linguistique. La comparaison du sous-titre anglais (1975) et de sa traduction française (1978) résume la problématique sous-jacente : *After Babel. Aspects of Language and Translation* est traduit par Lucienne Lotringer par *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*. En exergue, George Steiner cite un extrait de « ... Dichterisch Wohnet der Mensch... » (1954) de Martin Heidegger (l'homme se trompe en pensant qu'il maîtrise la langue alors que c'est elle qui le maîtrise) puis un passage de « Las versiones Homéricas » de Jose Luis Borges (1957) : « Ningún problema tan consustancial con las letras y con su modesto misterio como el que propone una traducción. » [16]. Une troisième citation apparaît : « La théorie de la traduction n'est donc pas une linguistique appliquée. Elle est un champ nouveau dans la théorie et la pratique de la littérature. Son importance épistémologique consiste dans sa contribution à une pratique théorique de l'homogénéité entre signifiant et signifié propre à cette pratique sociale qu'est l'écriture. » La citation est tirée d'un autre ouvrage remarquable, *Pour la poétique II* d'Henri Meschonnic (1973) [17]. Il pose ainsi l'existence d'une poétique de la traduction.

La première citation renvoie à l'héritage des romantiques allemands, en particulier à Humboldt, en qui Heidegger voit un précurseur non seulement de la linguistique, mais aussi de la philosophie du langage. La réflexion sur la traduction est placée au niveau le plus haut, ce qui ne va pas de soi pour tout le monde : pour certains, la théorie de la traduction est un domaine mineur ; la deuxième citation met l'accent sur la « consubstantialité » de l'écriture et de la traduction, parallèle qui est souvent contesté. La vision dominante tend à considérer la traduction sous l'angle de ce qu'Antoine Berman appelle la «

défectivité » : tout texte traduit serait par nature imparfait. Le défaut majeur est celui de sa « secondarité » : « Cette très ancienne accusation, n'être *pas* l'original, et être *moins* que l'original (on passe aisément d'une affirmation à l'autre), a été la plaie de la *psyché* traductive et la source de toutes ses culpabilités. » [18]. C'est Georges Mounin qui, le premier, a synthétisé cette idée : « Tous les arguments contre la traduction se résument en un seul : elle n'est pas l'original. » [19]. Par conséquent, si par traduction, on entend le passage de l'original sans aucune transformation d'une langue à une autre, il faut conclure à l'impossibilité même de traduire, paradoxe que Jean-René Ladmiral a appelé la « problématique de l'objection préjudicielle » et dont il démontre l'inanité [20].

La troisième citation va bien au-delà en abolissant implicitement la dichotomie traditionnelle entre original et traduction : « Si la traduction d'un texte est structurée comme un texte, elle fonctionne texte, elle est l'écriture d'une lecture-écriture, aventure historique d'un sujet. Elle n'est pas transparence par rapport à l'original. » [21]. Comme Antoine Berman, Henri Meschonnic élabore sa théorie de la traduction à partir du courant de pensée qui va de Humboldt à Heidegger en passant par Walter Benjamin et sa célèbre introduction (1923) à une traduction de Charles Baudelaire, *Tableaux parisiens*, intitulée *Die Aufgabe des Übersetzers* (« La tâche du traducteur ») [22]. Spécialiste de la Bible comme Eugene E. Nida, il réfute sans ménagement les thèses de ce dernier : « C'est ce qui condamne la traduction point d'arrivée qu'est l'"équivalence dynamique", qui remplace "do not let your left hand know what your right hand is doing" (Matt., vi, 3, *Revised Standard Version*) par "do it in such a way that even your closest friend will not know about it" [23]. Ici, tout ce qui est texte est ramené à un énoncé, tout ce qui est polysémie est ramené à une monosémie. » [24]. Autant traduire Shakespeare en anglais moderne : on aura l'énoncé, mais plus Shakespeare. La traduction est bien une forme d'écriture : la *Vulgate* ou la *King James Version* « fonctionnent » comme des œuvres [25].

Henri Meschonnic reprend la distinction entre « sourciers » et « ciblistes » pour l'abolir. Pour lui, cette opposition est dénuée de sens : « La traduction n'est pas définie comme transport du texte de départ dans la littérature d'arrivée ou inversement transport du lecteur d'arrivée dans le texte de départ (double mouvement, qui repose sur le dualisme du sens et de la forme, qui caractérise empiriquement la plupart des traductions), mais comme travail dans la langue, *décentrement*. » [26]. Ce point de vue se rapproche de celui de Goethe. La traduction purement « sourcière », ou « littérale », aboutit au calque, « le calque formel menant à la distorsion linguistique,

l'idéologie poétisante du mot » [27]. La traduction « cibliste », elle, revient à « annexer » l'œuvre en laissant croire qu'elle a été écrite dans la langue traductrice, créant ainsi l'illusion du « naturel », de la « transparence » qui caractérise les traductions « élégantes » – autrement dit, les traductions conformes à l'esprit du juste milieu défini par Dryden, celles qui « effacent » le « rapport » entre les deux « langues-cultures » en présence. De telles conceptions peuvent apparaître comme intellectuellement séduisantes, mais condamnées à rester purement théoriques. Il n'en est rien, comme le montrent, par exemple, les diverses traductions de Dostoïevski en France.

En 1968, un traducteur tel que Marc Chapiro adopte un point de vue « cibliste » : « La lourdeur originale du style de Dostoïevski pose au traducteur un problème quasi insoluble. Il aurait été impossible de reproduire ses phrases broussailleuses, malgré la richesse de leur contenu. » [28]. Que faire quand la phrase est « longue et lourde, pleine de répétitions [...], complètement dépourvue d'harmonie » [29] ? La première solution consiste, par souci de clarté et d'élégance, à supprimer de telles maladresses. L'autre consiste à les maintenir, ce qu'a fait Nabokov pour traduire *Un héros de notre temps* de Lermontov en anglais : « En premier lieu, il faut se débarrasser une bonne fois pour toutes de la notion conventionnelle qu'une traduction "doit se lire aisément" et "ne doit pas donner l'impression d'être une traduction". [...] Le lecteur anglais doit savoir que le style des écrits en prose de Lermontov est dépourvu d'élégance [...] : ses comparaisons et ses métaphores sont d'une extrême banalité ; ses épithètes sont autant de clichés que seul leur emploi incorrect vient à l'occasion racheter ; les répétitions dans les passages descriptifs irritent le puriste. Et tout cela, le traducteur doit le rendre fidèlement, pour grande que soit la tentation de combler les vides et de supprimer les redondances. » [30]. Dans le cas de Dostoïevski, les « répétitions » font partie de son style, en rupture avec les canons de l'écriture élégante de son temps. C'est dans une telle optique qu'André Markowicz a retraduit Dostoïevski en français pour la maison d'édition Babel.

Les dichotomies traditionnelles opposant lettre et esprit, forme et contenu, style et sens, original et traduction, auteur et traducteur, etc., renvoient en réalité à une vision dualiste. La forme ne vient pas se surajouter au sens : les deux sont indissociables [31]. Comme George Steiner, Meschonnic fait d'Ezra Pound un « précurseur, encore inexploré » [32]. Il existe en effet d'autres théories qui se situent du côté de la pratique « imitative » que rejetait Dryden, en particulier dans le domaine de la traduction poétique. C'est le cas d'Octavio Paz [33], ou d'Efim Etkind [34], pour qui la « traduction-recréation » est

la meilleure, car « elle recrée l'ensemble, tout en conservant la structure de l'original » [35]. On est alors du côté de la traduction en tant que « transposition poétique » (*Umdichtung*) dont parlait Walter Benjamin dans « La tâche du traducteur ».

Est-ce à dire que linguistique et théorie de la traduction sont incompatibles, la première étant dualiste, l'autre non ? On peut au contraire penser qu'elles se complètent mutuellement. La traduction de la poésie était d'ailleurs considérée par Roman Jakobson du point de vue de la linguistique en des termes semblables : « Seule est possible la transposition créatrice. » [36].

IV. Critique des traductions

Si, aux États-Unis et en Grande-Bretagne, la masse des traductions publiées est de manière écrasante « cibliste » et « ethnocentrique » (comme à l'époque de Nabokov), ainsi que le montre Lawrence Venuti dans *The Translator's Invisibility*, l'intérêt pour les études sur la traduction a connu dans le monde anglo-saxon, depuis les années 1980 un engouement tel qu'il est devenu une discipline universitaire à part entière, ainsi que le signalent Susan Bassnett et André Lefevere : « The growth of translation studies as a separate discipline is a success story of the 1980s. » [37]. Il suffit, pour s'en convaincre, de taper « translation studies » [38] dans les moteurs de recherche sur Internet : pas moins de 24 200 entrées ! Le terme de « traductologie », créé par le Canadien Brian Harris, est apparu en 1972. Ce terme fait apparaître 2 660 entrées. La première, c'est celle de l'*Association canadienne de* l'Université d'Ottawa : pays bilingue, le Canada a en effet une longue expérience de la traduction, tant sur le plan de la pratique que sur celui de la théorie (Vinay et Darbelet étaient Canadiens) ; les autres couvrent la France et les autres pays francophones. En continuant la recherche avec « traductologia », « traduttologia », « teoria della traduzione », « Übersetzungswissenschaft », etc., on se rend compte de l'extension de ce vaste champ d'études, qui ne fait que croître, y compris en France.

Pas de théorie de la traduction sans théorie *des* traductions : autrement on théorise à vide. Le domaine est gigantesque : alors que la *Weltliteratur* du temps de Goethe s'écrivait dans un nombre réduit de langues, il en va aujourd'hui autrement. Même en s'arrêtant au xix^e siècle, la part occupée par les traductions est colossale. Comment ordonner un tel ensemble ? Grâce aux concepts des théoriciens,

comme celui de « critique des traductions » proposé par Antoine Berman dans *Pour une critique des traductions : John Donne*. Les traductions ne doivent pas être l'objet d'une critique négative (qui se résume trop souvent à l'adage *traduttore, traditore*, à l'examen des « gains » et des « pertes » par rapport à l'original), mais également d'une critique *positive* : « Mais une traduction ne vise-t-elle pas non seulement à “rendre” l'original, à en être le “double” (confirmant ainsi sa secondarité), mais à devenir, à être aussi une œuvre ? Une œuvre de plein droit ? Paradoxalement, cette dernière visée, atteindre l'autonomie, la durabilité d'une œuvre, ne contredit pas la première, elle la renforce. » [39]. Les traductions sont des versions à part entière de l'œuvre dont elles dérivent, l'original n'étant plus qu'une version, certes primordiale, parmi d'autres, opinion développée par Borges dans « Las Versiones Homéricas ». Meschonnic parle de « traduction-texte » : comme il existe une critique des textes, il doit y avoir une critique des traductions. L'une ne va pas sans l'autre.

La traduction-texte n'apparaît pas *ex nihilo*. Elle présuppose la présence d'un traducteur, déterminé par trois facteurs : sa « position traductive », c'est-à-dire la manière dont il conçoit ce qu'est l'activité de la traduction ; son « projet de traduction », qui établira la manière dont il traduit ; enfin, l'« horizon du traducteur ». Le terme est emprunté à l'herméneutique moderne, celle qui conduit de Husserl et de Heidegger à H. G. Gadamer et Paul Ricoeur, en passant, pour l'herméneutique littéraire, par Hans Robert Jauss : « On peut définir en première approximation l'horizon comme l'ensemble des paramètres langagiers, littéraires, culturels et historiques qui “déterminent” le sentir, l'agir et le penser d'un traducteur. » [40]. L'« analyse des traductions » n'est vraiment complète qu'en se situant à ces trois niveaux, le troisième subsumant les deux premiers. Préfaces, postfaces, articles, entretiens et autres données paratextuelles s'avèrent alors capitaux pour l'analyse. Le traducteur « s'effacera » plus ou moins selon la position traductive qu'il adopte (saint Jérôme traduisant la Bible n'a pas la même que Houdar de la Motte traduisant Homère...), ce qui orientera son « projet de traduction » (le respect de la lettre dans un cas, la production d'une Belle Infidèle dans l'autre), ces deux dimensions étant dépendantes de l'« horizon du traducteur » : on ne traduit pas de la même manière à la Renaissance qu'au xix^e siècle. Au sein d'une même époque, plusieurs modes de traduction peuvent coexister (voir chapitre précédent) : l'horizon n'est pas forcément uniforme.

De telles théories ne s'appliquent pas qu'à la civilisation occidentale ou judéo-chrétienne : c'est le cas, par exemple, en Chine. Un débat important a ainsi eu lieu, en 1995, au sujet des traductions chinoises

du *Rouge et le noir* de Stendhal (plus d'une quinzaine de traductions en l'espace de quelques années !), dont traite Yuan Xiaoyi (université de Nanjing) dans l'article « Débat du siècle : fidélité ou recreation ? » [41]. Dans un autre article de *Meta* (revue publiée par les Presses universitaires de Montréal) intitulé « Réflexions sur les problèmes fondamentaux de la traduction » [42], Xu Jun dit : « En Chine, l'histoire du traduire ne suit pas le même ordre chronologique qu'en France. Mais les voix de la traduction libre et "directe" (comme synonyme de "littérale") sont aussi présentes qu'en France à travers les siècles. » [43]. Le débat rappelle « à l'échelle nationale », selon Xu Jun, celui qui a accompagné « la traduction radicalement nouvelle de Dostoïevski par André Markowicz » [44] : d'un côté, les traductions « sino-centriques », « élégantes » ; de l'autre, les traductions « exotiques », qui ne cherchent pas à « naturaliser » le texte dans la langue-culture réceptrice. « La retraduction n'est pas un phénomène particulier à la Chine. Il est universel » [45], dit encore Xu Jun. La théorie de la traduction n'en prend que plus d'importance.

Notes

[1] Voir Jean-René Ladmiral, « Sourciers et ciblistes », *Revue d'esthétique*, n° 12, Toulouse, Privat, 1986, p. 33-42.

[2] Cité par Lawrence Venuti, *op. cit.*, p. 1 : « La traduction consiste selon moi à produire un texte d'une telle transparence qu'il ne semble pas avoir été traduit » (notre traduction).

[3] Traduit par Antoine Berman, in *Les Tours de Babel*, *op. cit.*, p. 303.

[4] Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, éd., trad. Denis Thouard, Paris, Le Seuil, 2000, p. 39.

[5] Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, *op. cit.*, p. 248.

[6] Voir Antoine Berman, « Hölderlin, ou la traduction comme manifestation », in *Les tours de Babel*, *op. cit.*, p. 93-109.

[7] Eugene E. Nida, *Toward a Science of Translating*, Leyde, Brill, 1964.

[8] Roman Jakobson, « Aspects linguistiques de la traduction », *op. cit.*, p. 80.

[9] John Catford, *A Linguistic Theory of Translation*, Londres, Oxford University Press, 1965.

[10] A. V. Fedorov, *Vvedenie v teorju perevoda*, Moscou, Institut des littératures en langue étrangère, 1958.

- [11] Edmond Cary, *Comment faut-il traduire ?* (1958), Lille, pul, 1985, p. 8.
- [12] J.-P. Vinay, J. Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, op. cit., p. 23.
- [13] Georges Mounin, *Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963, p. 16-17.
- [14] Alfred Malblanc, *Stylistique comparée du français et de l'allemand* (1944), Paris, Didier, 1968.
- [15] Citons parmi les ouvrages récents, dans les cadres théoriques les plus divers, les travaux suivants : V. G. Gak, *Russkij Jazyk v sopostavlenii c frantsuzskim* (1975), Moscou, Russkij jazyk, 1988 ; Jacqueline Guillemin-Flescher, *Syntaxe comparée du français et de l'anglais. Problèmes de traduction*, Gap, Ophrys, 1981 ; Michel Ballard, *La Traduction : de l'anglais au français*, Paris, Nathan, 1987 ; Hélène Chuquet, Michel Paillard, *Approche linguistique des problèmes de traduction. Anglais-français*, Gap, Ophrys, 1987 ; Claude Demanuelli, Jean Demanuelli, *Lire et traduire. Anglais-français*, Paris, Masson, 1991 ; Anne Boulanger, *Pratique de la traduction du russe. Éléments de syntaxe comparée*, Gap, Ophrys, 2001 ; Sándor Hervej, Ian Higgins, *Thinking Translation. A Course in Translation Method: French and English* (1992), Londres, Routledge, 2002. La série existe pour l'allemand, l'espagnol, l'italien.
- [16] « Aucun problème n'est aussi consubstantiel aux lettres et à leur modeste mystère que celui que propose une traduction », (trad. Jean-Pierre Bernès, dans Jorge Luis Borges, *Œuvres complètes*, I, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1993, p. 290).
- [17] Henri Meschonnic, *Pour la poétique II. Épistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*, Paris, Gallimard, 1973.
- [18] Antoine Berman, *Pour une critique des traductions*, op. cit., p. 42.
- [19] Georges Mounin, *Les Belles Infidèles*, op. cit., p. 13.
- [20] Voir Jean-René Ladmiral, *Théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot, 1979, p. 85 sq.
- [21] Henri Meschonnic, *Pour la poétique II*, op. cit., p. 307.
- [22] Walter Benjamin, « La tâche du traducteur », in , *Mythe et violence*, trad. M. de Gandillac, Paris, Denoël, 1971. (Heidelberg, 1923)
- [23] Respectivement : « Ne laisse pas ta main gauche savoir ce que fait ta main droite » (notre traduction) et : « Fais en sorte que même ton ami le plus proche n'en sache rien » (notre traduction).
- [24] Henri Meschonnic, op. cit., p. 336.
- [25] *Ibid.*, p. 306.
- [26] *Ibid.*, p. 313-314.
- [27] *Ibid.*, p. 449.
- [28] Cité par Henri Meschonnic, op. cit., p. 317.

- [29] *Ibid.*, p. 316.
- [30] Vladimir Nabokov, « Translator's Foreword, Mikhail Lermontov », *A Hero of Our Time* (1958), Londres, Everyman, 1992, p. 7. (notre traduction)
- [31] Voir Henri Meschonnic, *op. cit.*, p. 311 *sq.*, et Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, Paris, Le Seuil, 1975.
- [32] Voir Henri Meschonnic, *op. cit.*, p. 323.
- [33] Voir Octavio Paz, *Traducción: literatura y literalidad*, Barcelone, Tusquets, 1971.
- [34] Voir Efim Etkind, *Un art en crise. Essai de poétique de la traduction poétique*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1982.
- [35] Efim Etkind, cité par Inês Oseki-Dépré, *op. cit.*, p. 89.
- [36] Roman Jakobson, « Aspects linguistiques de la traduction », *op. cit.*, p. 86.
- [37] Préface, Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility*, *op. cit.*, p. VII, « Le développement de la traductologie en tant que discipline autonome est une réussite marquante des années 1980 » (notre traduction).
- [38] Voir Susan Bassnett, *Translation Studies*, Londres, Methuen, 1980.
- [39] Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, *op. cit.*, p. 42.
- [40] *Ibid.*, p. 79.
- [41] Yuan Xiaoyi, « Débat du siècle : fidélité ou recreation ? », in revue *Meta*, 1, 1999.
- [42] Xu Jun, « Réflexions sur les problèmes fondamentaux de la traduction », revue *Meta*, 1, 1999.
- [43] *Ibid.*, p. 47.
- [44] *Ibid.*, p. 50.
- [45] *Ibid.*, p. 51.

Chapitre IV

Les opérations de la traduction

La distinction entre « opération linguistique » et « opération littéraire » établie par Edmond Cary est une donnée fondamentale. Néanmoins, elle ne saurait suffire, notamment parce qu'elle passe sous silence les textes que Jean Delisle appelle « pragmatiques » [1], comme les textes scientifiques, techniques, économiques, les textes des grandes organisations internationales, auxquels on ajoutera les textes journalistiques, les documents officiels, les brochures touristiques, les panneaux de signalisation multilingues dans les aéroports, etc., vaste corpus qui a connu un développement spectaculaire et que la mondialisation ne fait qu'amplifier. Dire qu'on ne traduit pas Shakespeare comme un rapport de l'Onu ou d'autres textes « non littéraires » est une évidence, mais qui ne devrait cependant pas masquer la vue d'ensemble : ce sont les mêmes opérations qui entrent en jeu. Seule la *fonction* diffère : dans tel cas, ce sera la visée informative la dominante, dans tel autre, la visée esthétique, de telles fonctions se combinant différemment selon la nature du texte à traduire.

I. Traduction et reformulation

Dans « Aspects linguistiques de la traduction », la première forme de traduction est définie ainsi : « La traduction intralinguale ou reformulation (*rewording*) consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'autres signes de la même langue. » [2]. En 1813, Schleiermacher énonçait une conception semblable dans *Des différentes méthodes du traduire* : « N'avons-nous pas souvent besoin de traduire le discours d'une autre personne, tout à fait semblable à nous, mais dont la sensibilité et le tempérament sont différents ? Lorsque nous sentons que les mêmes mots dans notre bouche auraient un sens tout à fait autre ou, du moins, un contenu tantôt plus faible, tantôt plus vigoureux que dans la sienne, et que, si nous voulions exprimer exactement la même chose que lui, nous nous servirions, à notre manière, de mots et de tournures tout à fait différents, il semble,

quand nous voulons définir plus précisément cette impression et en faisons un objet de pensée, que nous traduisons. » [3]. La traduction est au cœur du langage.

Dans l'univers de la « communication » qui est le nôtre, elle est partout présente. Les médias sont, à ce titre, d'immenses machines à traduire. Pour prendre l'exemple de la télévision, un journaliste pratiquera parfois toutes les formes de traduction : intralinguale, quand il rapporte les propos d'un autre ; interlinguale, quand il traduit d'une autre langue ; intersémiotique, quand il traduit en mots ce qu'il voit. Enfin, quand il reprend ses propres paroles, il procède à l'autoreformulation.

Au schéma qui représente le passage de la langue de départ « ld » à la langue d'arrivée « la », il vaut mieux par conséquent lui préférer celui du passage du « texte source » (« ts ») au « texte cible » (« tc ») :

ts → tc

Rien n'impose alors que la « langue source » et la « langue cible » soient différentes. On peut aller au-delà. En effet, la traduction ne s'applique pas qu'à des « textes » : ce serait exclure arbitrairement la traduction orale, ou celle que l'on effectue à part soi, mentalement. On peut donc remplacer « texte » par « énoncé » (« E ») :

es → ec

Partant d'un premier énoncé pour aboutir à un deuxième, on procède ainsi à une « ré-énonciation ». Une telle opération est loin d'aller de soi, même au sein de la même langue. Pour prendre un exemple concret, l'énoncé suivant est vrai aussi bien pour l'énonciateur que pour le sujet grammatical de l'énoncé :

Œdipe voulait épouser Jocaste.

En revanche, celui-ci ne l'est plus que du point de vue de l'énonciateur :

Œdipe voulait épouser sa mère [4].

De telles transformations sont si peu évidentes qu'elles ont été longtemps considérées (jusqu'au xix^e siècle) comme un exercice pédagogique de la plus haute importance : « Au livre X, consacré à l'art d'écrire, Quintilien propose une série d'exercices de reformulation inter- ou intralinguale : traduction en latin d'auteurs grecs, mise en prose de poésies latines, reformulation de textes d'auteurs et

autoreformulation de ses propres écrits. » [5]. La traduction proprement dite ne peut se passer de la traduction intralinguale. Celle-ci est présente tant du côté de l'« énoncé source » que de l'« énoncé cible ». L'« énoncé source » si l'on est en mesure de le reformuler en « langue source » (« L1 ») :

$L1 \leftrightarrow L1$

Une fois l'énoncé compris, on le reformule dans la langue traductrice (« L2 ») :

$L1 \rightarrow L2$

Cette faculté de passer d'une langue à l'autre est, par définition, indispensable. Mais il faut avoir également la capacité de disposer de plusieurs reformulations en langue cible afin de dépasser le stade de la traduction mot à mot :

$L2 \leftrightarrow L2$

La reformulation en « langue source » est davantage de l'ordre de la compréhension ; la reformulation en « langue cible », davantage de l'ordre de l'expression. C'est pourquoi, dans le domaine de la traduction professionnelle, littéraire ou non, on ne devrait en principe traduire qu'en direction de la langue que l'on maîtrise le mieux [6]. La traduction finale n'est donc que la face émergente de l'iceberg.

II. Transpositions et modulations

La face immergée, la plus importante, est celle non de l'*ergon* qu'est la traduction, mais des processus de ré-énonciation dont elle est la résultante (l'*energeia* humboldtienne, voir *supra*, p. 17), autrement dit, du traduire [7]. C'est la même distinction qu'établit en anglais Peter Newmark entre « translation theory » et « translating theory » : la théorie de la traduction doit mener à une théorie du traduire, celle-ci, à son tour, aboutissant à la pratique de la traduction [8].

La pratique de la traduction remonte, comme on dit, à la nuit des temps. Les écrits sur le *traduire* sont, eux, rarissimes avant l'époque contemporaine : les opérations en jeu semblent tellement aller de soi qu'on ne se donne pas la peine de les décrire.

L'article « Dictionnaire » qu'écrivait d'Alembert pour l'*Encyclopédie* est à cet égard édifiant : « Voulez-vous donc apprendre promptement une langue, & avez-vous de la mémoire ? Apprenez un *dictionnaire*, si vous pouvez, & lisez beaucoup ; c'est ainsi qu'en ont usé plusieurs gens de lettres. » [9]. Cela ne veut pas dire que l'on ne reconnaît pas la difficulté que représente la traduction. C'est ainsi que Beauzée écrit, dans l'article correspondant : « Rien de plus difficile [...] et rien de plus rare qu'une excellente traduction, parce que rien n'est ni plus difficile ni plus rare que de garder un juste milieu entre la licence du commentaire et la servitude de la lettre. Un attachement trop scrupuleux à la lettre détruit l'esprit, et c'est l'esprit qui donne la vie ; trop de liberté détruit les traits caractéristiques de l'original, on en fait une copie infidèle. » [10]. Mais c'est rester au stade de la théorie de la traduction et non du traduire.

Le premier ouvrage à franchir le cap de manière magistrale est *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (abrégé en *vd*). Chaque époque a son « horizon du traducteur » (A. Berman) ou, plus généralement, son « horizon d'attente » (H. R. Jauss) [11] : *vd* n'échappe pas à la règle. Trois données fondamentales qui n'ont rien perdu de leur actualité s'y retrouvent : la « position traductive » ; les « unités de traduction » ou « ut » ; enfin, la théorie du langage prise comme cadre de l'analyse.

La position traductive est comparable à celle de l'*Encyclopédie* : chaque fois que la traduction « directe » ou « littérale » aboutit à un énoncé équivalent sur le plan linguistique et stylistique, on la maintiendra ; dans le cas inverse, il faudra recourir à la traduction « oblique ». C'est ce qu'on pourrait appeler le principe de littéralité. Le second principe auquel obéit *vd* est celui de l'idiomaticité : la traduction doit donner l'impression que l'original a été écrit directement en français : la visée est « cibliste ». Les « unités de traduction » permettent le « découpage » de tout texte, comme dans le passage suivant accompagné de sa traduction :

Fortunato, □ lorgnant □ la montre □ du coin de l'œil, □ ressemblait à □ un chat □ à □ qui □ l'on □ présente □ un poulet □ tout entier. □ Comme il sent qu' □ on se moque de lui, □ il □ n' □ ose □ y porter la griffe, et □ de temps en temps, □ il détourne les yeux □ pour □ ne pas □ s'exposer à □ la tentation ; □ mais □ il se lèche les babines □ à tout moment, □ et □ il a l'air de □ dire à □ son maître : □ « Que □ votre plaisanterie □ est □ cruelle ! » (Mérimée) [12].

En passant d'une langue à l'autre, on a bien les mêmes unités de

traduction, mais naturellement avec un découpage différent :

« Fortunato, kept darting sidelong glances at □ the watch □ like □ a cat □ who, □ presented with □ a □ whole □ chicken □ and □ suspecting □ that □ she □ is being made fun of, □ dares □ not □ reach out for it, □ and □ at times □ looks away □ to resist temptation, □ all the while □ licking her shops □ and □ wanting to □ tell her master □ how □ mean □ he is. » [13]

Une fois ces unités délimitées, apparaissent alors des correspondances telles que : « lorgnant [...] du coin de l'œil » → « kept darting sidelong glances at », etc. On peut ainsi procéder à une analyse *descriptive* de tous les faits de traduction.

Une telle description n'irait cependant pas loin sans l'appui d'une théorie du langage : « Une théorie du langage implique une théorie de la littérature. Une théorie de la littérature implique une théorie du langage. » [14]. Dans le cas de *vd*, il s'agit de la linguistique de F. de Saussure, telle qu'elle a été comprise et transformée en « stylistique comparée » par son disciple Charles Bailly. Celle-ci est inséparable du concept de *signe* (S), chaque signe étant la somme d'un signifiant (Sa) et d'un signifié (Sé) :

$S = Sa/Sé$

En simplifiant, d'un côté la forme, de l'autre le sens. Dans un tel cadre, la traduction littérale conserve à la fois le signifiant et le signifié, à la différence de langue près :

ciel = sky

Certes, le signifiant s'est en partie transformé, sur le plan phonétique :

[sjɛl] → [skai]

Mais le reste du signifiant demeure inchangé : « ciel » et « sky » ont la même forme grammaticale – en l'occurrence, celle d'un nom (« N ») –, ce que l'on peut représenter de la manière suivante :

$N \rightarrow N$

Il en irait de même pour les autres catégories grammaticales telles que les adjectifs (« Adj »), les verbes (« V »), les prépositions (« prep »), les adverbes (« Adv »), les articles (« Art »), ou encore le nombre (« sg » / « pl »), etc. Que l'on ait souvent recours à la traduction littérale ne fait aucun doute. Il suffit de comparer cet extrait du *Testament français* et

sa traduction anglaise [15] :

Encore enfant, je devinais que ceWhile still a child, I guessed that
sourire très singulier représentaitthis very singular smile
pour chaque femme une étrangerepresented a strange little victory
petite victoire. Oui, une éphémèrefor each of the women – yes, a
revanche sur les espoirs déçus, surfleeting revenge for disappointed
la grossièreté des hommes, sur lahopes, for the coarseness of men,
rareté des choses belles et vraies defor the rarity of beautiful and true
ce monde. things in this world.

Andréï Makine, *Le Testament*Trad. Geoffrey Strachan [16].
français[15] .

Quand la traduction littérale s'avère impossible ou maladroite (« calque »), il est facile de deviner que la traduction « oblique » procédera essentiellement à deux sortes de transformations : celles qui opèrent sur le signifiant et celles qui opèrent sur le signifié (les deux procédés pouvant naturellement se combiner).

Les premières sont appelées par Vinay et Darbelnet des « transpositions » ; les secondes, des « modulations ». Les transformations les plus courantes sont les « transpositions » – appelées aussi « recatégorisations » car elles consistent à remplacer une catégorie grammaticale par une autre. On peut s'apercevoir de leur fréquence dans cet autre extrait suivi de sa traduction, cette fois-ci en partant de l'anglais :

She would sit and read, the bookElle s'asseyait pour lire, présentant
under the wave of light. She wouldle livre à la lumière vacillante. Elle
glance now and then down the halljetait parfois un coup d'œil dans le
of the villa that had been a warcouloir de la villa, un hôpital de
hospital, where she had lived withguerre, où elle avait vécu avec les
the other nurses before they hadautres infirmières avant qu'elles ne
all transferred out gradually, thesoient mutées, au fur et à mesure
war moving north, the war almostque la guerre se déplaçait vers le
over. nord puis touchait à sa fin.

Michael Ondaatje, *The English Patient* [17].

Trad. Marie-Odile Fortier-Masek
[18]

Les « transpositions » sont omniprésentes : « the book under the **wave** of light » (N) → « présentant le livre à la lumière **vacillante** » (Adj), « She would **glance** now and then down the hall of the villa » (V) → « Elle jetait parfois **un coup d'œil** dans le couloir de la villa » (N), «

[the war] **almost over** » (Adv + Adv) → « **touchait à sa fin** » (V + N), etc. La formule générale peut être ainsi schématisée :

Catégorie X ↔ Catégorie Y

Certaines catégories sont invariables. D'autres, comme les noms et les verbes, seront l'objet de transpositions internes : catégories du nombre ou du genre pour les formes nominales, catégories du temps, du mode ou de l'aspect pour les formes verbales. Qui dit verbe, dit prédication : analyser les correspondances verbales est inséparable de la **syntaxe comparée**.

Les opérations de traduction sont indissociables de la ré-énonciation : ce ne sont pas des mots que l'on traduit, mais des contextes. On passera ainsi de la coordination à la subordination : « She would sit **and** read » → « Elle s'asseyait **pour** lire » ; des formes nominales aux formes personnelles du verbe : « gradually, the war **moving** north » (participe présent) → « au fur et à mesure que la guerre **se déplaçait** vers le nord » (imparfait), etc. La syntaxe comparée ne se réduit pas à cataloguer des transformations à appliquer mécaniquement : ce n'est pas la langue (entité abstraite), mais la parole (la langue en acte) que l'on traduit. Le traducteur, comme l'auteur, est donc constamment confronté à des choix : de même que M. Ondaatje aurait pu écrire « gradually, as the war **moved** north », M.-O. Fortier-Masek aurait pu traduire par « [...] la guerre **se déplaçant** vers le nord ». Syntaxe comparée et stylistique comparée vont donc de pair.

La syntaxe comparée est à la traduction ce que la grammaire est à la langue – en l'occurrence, une grammaire *au second degré*, puisque à un nom on peut faire correspondre non seulement un nom, mais aussi les autres parties du discours. Elle est un instrument pédagogique incomparable pour l'apprentissage de la traduction, mais aussi pour l'apprentissage de la langue.

En effet, il est possible de maîtriser à la perfection la prononciation d'une langue et sa grammaire, et même être béni des dieux comme les gens de lettres ayant « de la mémoire » dont parle d'Alembert sans venir à bout des traces d'« interférence » d'une langue sur l'autre – autrement dit, des « calques ».

C'est ainsi que le français a tendance à utiliser les mots à sémantisme « plein », tels que les substantifs, l'anglais les mots grammaticaux (plus abstraits), tels que les prépositions ou les particules adverbiales. Sur un quai de gare on lira : « Trains à **destination de** Londres. » En anglais, une simple préposition fait l'affaire : « Trains **to** London. »

L'anglais utilisera un verbe, le français une locution verbale prenant appui sur un nom : « She would **glance** now and then down the hall of the villa » → « Elle **jetait** parfois **un coup d'œil** dans le couloir de la villa », etc. La connaissance de tels mécanismes permet de s'exprimer dans une langue plus idiomatique.

Cette tendance du français à l'« étoffement » (*vd*) se retrouve par rapport à d'autres langues, même plus proches, comme l'espagnol. En voici des exemples dans la traduction de *Los hijos del conquistador* de Carlos Fuentes par Céline Zins [19] : « **nombrado** como yo » → « **qui porte le même nom** que moi » (p. 24-25), « un ramillete mexicano de niñas **agraciadas** » → « bouquet mexicain de filles **favorisées par le sort** » [20] : il y en a à chaque page. La méthode est donc généralisable, quelle que soit la langue.

Les « modulations » (ou « changements de point de vue »), elles, affectent le sens. En passant d'un premier signifié à un second, pour que l'on puisse parler de traduction il faut que les deux soient reliés par un lien d'implication réciproque :

Sé1 ↔ Sé2

En voici un exemple concret (*vd*, p. 238) :

The islands had been the **scene** of Ces îles avaient été le **théâtre** de several attacks. plusieurs attaques.

Le *rapport* qui relie « scene » à « théâtre » est celui de la partie au tout ; *vd* donne toute une palette d'autres correspondances : 1/ « l'abstrait pour le concret » ou « le général pour le particulier » (« to sleep **in the open** » ↔ « dormir **à la belle étoile** ») ; 2/ « la cause pour l'effet, ou le moyen pour le résultat, la substance pour l'objet » (« You're quite a **stranger** » ↔ « on ne vous voit plus ») ; 3/ « la partie pour le tout » (exemple cité) ; 4/ « une partie pour une autre » (« He cleared his **throat** » ↔ « Il s'éclaircit la **voix** ») ; 5/ « le renversement des termes » (« The reckless swoop **downhill** » ↔ « les plongeurs effrénés **du haut des collines** ») ; 6/ « le contraire négativé » (« he made it **plain** » ↔ « Il n'a pas **caché** que ») ; 7/ « de l'actif au passif, ou *vice versa* » (« **Were you told** to wait for him ? » ↔ « **Vous a-t-on dit** de l'attendre ? ») ; 8/ « l'espace pour le temps » (« This **in itself** presented a difficulty » ↔ « Cette opération présentait **déjà** une difficulté ») ; 9/ « intervalles et limites » dans le temps : « **For** the period under review » ↔ « **depuis** notre dernier numéro » ; dans l'espace : « No parking **between signs** » ↔ « **Limite** de stationnement ») ; 10/ « changement de symbole » (« He earns **an honest dollar** » ↔ « il gagne **honnêtement** »)

sa vie »). Une telle énumération n'est pas une liste à la Prévert : « On retrouvera tout au long de cette liste **les procédés classiques de la rhétorique**, procédés qui étaient appliqués en général à une seule et même langue. C'est ainsi que le procédé n° 1 rappelle la **métonymie** ; le n° 3, la **synecdoque** ; le n° 6, la **litote** ; le n° 9, la **métalepse**, etc. Il est intéressant de retrouver, dans la subdivision en deux grandes classes des figures de rhétorique, l'ambivalence déjà notée pour les modulations ; celles-ci se retrouvent en effet à cheval sur la structure et la métalinguistique, d'où leur répartition en **figures de pensée** et **figures de mots ou tropes**. » [21].

On voit toute la force mais aussi toute la faiblesse d'un tel système de représentation. Du côté des signifiants, c'est toute la linguistique moderne (constamment remise à jour lors de nouvelles publications) qui met à la disposition de la traductologie ses outils d'analyse ; du côté des signifiés, c'est la rhétorique et par conséquent la théorie de la littérature que l'on peut mettre à contribution. Conjuguer ces deux angles d'approche permet ainsi d'élaborer une véritable théorie de « l'équivalence dans la différence » (R. Jakobson). La faiblesse est d'occulter l'autre versant, celui de la différence dans l'équivalence.

III. Traduction ou déformation ?

La *Stylistique comparée* de J.-P. Vinay et J. Darbelnet doit beaucoup au fait que les auteurs, éminents linguistes canadiens, viennent d'un pays bilingue, où les problèmes de traduction revêtent une importance non seulement institutionnelle, mais pour ainsi dire quotidienne. Dans leur préface, les auteurs nous emmènent sur l'« autostrade » qui va de New York à Montréal et font défiler sous nos yeux les panneaux de signalisation : « keep to the right. no passing. slow men at work. [...]. slippery when wet. » À la frontière canadienne, la signalisation bilingue les surprend : à « slow » écrit en grand sur la chaussée, succède « lentement » ; après « slippery when wet » vient un « glissant si humide » ! La conclusion s'impose : « Il est bien évident que jamais un Français monolingue n'eût composé spontanément cette phrase, de même qu'il n'eût point barré la route avec un adverbe en -ment. » [22]. C'est en France qu'ils relèvent les formulations dépourvues d'interférences flagrantes : « doubler À gauche. défense de doubler. ralentir travaux. [...] chaussée glissante. » [23]. Dans un tel contexte, l'optique « cibliste » n'a pas besoin de justification : elle s'impose d'elle-même.

C'est la même optique qui prévaut, à juste titre, dans un grand nombre de domaines, à commencer par les instruments indispensables que sont les grands dictionnaires bilingues. Ceux-ci ne doivent pas se contenter des traductions littérales telles que : « **almost [...]** **adv** presque ♦ **I had** □ **forgotten about it** j'avais presque oublié », mais également procéder à des « transpositions » comme : « ♦ **he** □ **fell/died** il a failli tomber/mourir » ou à des « modulations » telles que : « ♦ **He's** □ **certainly been murdered** Il est pratiquement certain *or* très probable qu'il a été assassiné » [24] afin de produire des énoncés *idiomatiques*, qui exigent parfois un réagencement complet : « *his whole life flashed before him* » Ç « il a revu le film de sa vie », etc. [25]. Les dictionnaires constituent donc un vaste champ de traductologie « cibliste » appliquée.

Un autre domaine d'application majeur est celui des textes « pragmatiques » : « En traduction informative, l'exigence esthétique cède le pas aux contraintes de clarté, de rigueur d'expression et de respect des règles de rédaction. » [26]. Cela ne veut pas dire qu'elle en est absente, mais qu'elle doit être subordonnée à la fonction communicative. Le traducteur de textes pragmatiques ne doit pas seulement disposer d'une connaissance approfondie de la « langue source » : il doit de surcroît avoir des aptitudes de *rédacteur* dans la « langue cible ». La traduction de tels textes demande souvent, outre une solide culture générale, une parfaite connaissance d'un domaine spécialisé : économique, scientifique, juridique... L'effet de « transparence », semblable à l'« effet de réel » dont parle Roland Barthes en matière littéraire [27], réclame une grande maîtrise.

Il ne faudrait pas opposer trop rigidelement traductions pragmatiques et traductions littéraires, les unes étant « ciblistes », les autres non. L'opposition est en partie court-circuitée, par exemple, dans le cas des clichés ainsi que le suggère Ruth Amosy pour la traduction littéraire : « Les clichés y remplissent certes les mêmes fonctions que dans le discours quotidien, journalistique ou humoristique. Cependant, leur usage est soumis aux critères esthétiques de l'époque et du genre dont participe le texte, ajoutant ainsi des paramètres dont le traducteur devra tenir compte. » [28]. Il ne saurait donc être question d'exclure *a priori* le recours à la traduction « cibliste ». C'est d'ailleurs la perspective adoptée par la traduction universitaire : « D'une façon générale, on sait que la traduction aux concours s'inscrit dans la tradition académique consistant à rester le plus près possible du texte de départ [...]. On sait que la traduction exige parfois des transpositions, modulations, réagencements pour que l'on obtienne une formulation authentique, mais ces modifications ne doivent être opérées que lorsqu'elles s'imposent, jamais de façon gratuite. » [29].

À l'inverse, de même que le réalisme n'est qu'un courant parmi d'autres en littérature, la traduction « cibliste » n'est qu'une modalité parmi d'autres du traduire. Elle n'est pas adaptée à la traduction des textes qui, dans l'original, vont à l'encontre de l'« idiomaticité » ou de l'élégance. Une traduction élégante aboutit alors à une déformation systématique de l'original selon Antoine Berman. Il en dénombre 13 manifestations, dont la tendance à la « rationalisation », à la « clarification », à l'« allongement », à l'« ennoblissement », à l'« homogénéisation », à la « destruction des rythmes », à la « destruction des réseaux signifiants sous-jacents », à la « destruction ou l'exotisation des réseaux langagiers vernaculaires », à la « destruction des locutions », etc. [30].

C'est ainsi que, pour traduire ce proverbe espagnol cité par le romancier Roa Bastos : « a cada día le basta su pena, a cada año su daño », Antoine Berman en propose une traduction « à la fois littérale et libre » : « à chaque jour suffit sa peine, à chaque année sa déveine. » Son commentaire est le suivant : « Ce n'est donc pas un mot à mot “servile”, mais la structure allitérative du proverbe original qui reparait, sous une autre forme. Tel me paraît être le travail sur la lettre : ni calque ni (problématique) reproduction, mais attention portée au jeu des signifiants. » [31]. La traduction littéraire ne peut en faire l'impasse.

IV. Bilinguisme d'écriture et autotraduction

Il importe de ne pas traduire des mots, mais des phrases et d'exprimer, sans en rien perdre, pensée et émotion, comme l'auteur les eût exprimées s'il eût écrit directement en français, ce qui ne se peut que par une tricherie perpétuelle, par d'incessants détours et souvent en s'éloignant de la simple littéralité [32].

André Gide, Lettre à André Thérive, 1928.

À notre époque, la notion de la primauté de l'original (apparue au xvi^e siècle) et de la prééminence de l'auteur (apparue avec les romantiques) a généralement pour corollaire la défektivité intrinsèque de toute traduction. La traduction, par définition, ne peut être l'original, pas plus que le traducteur n'est habituellement l'auteur.

Une telle sacralisation de l'original est la règle, mais elle est parfois

battue en brèche. C'est ce que fait Borges : « La superstition de l'infériorité des traductions – monnayée par l'adage italien bien connu – provient d'une expérience négligente. Il n'est pas un seul bon texte qui ne semble invariable et définitif si nous le pratiquons un nombre suffisant de fois. » [33]. Il n'en demeure pas moins que la citation d'André Gide qui vient d'être mise en exergue traduit un sentiment largement partagé : le traducteur doit faire comme s'il était l'auteur, mais, ne l'étant pas, la traduction est condamnée à rester en deçà de son modèle. La meilleure des traductions n'est, au bout du compte, qu'un pis-aller.

L'autotraduction, phénomène relativement rare en littérature, devient dès lors comme un idéal indépassable, à condition qu'elle se double d'un réel bilinguisme d'*écriture*, comme dans le cas de Nabokov ou de Beckett (dont les œuvres autotraduites occupent une part considérable). Dans un tel cas de figure, il va de soi que les oppositions traditionnelles entre original et traduction et entre auteur et traducteur n'ont plus lieu d'être : l'autotraduction est donc une question centrale [34]. En effet, elle permet d'infirmer la thèse (soutenue par Nelson Goodman [35]) selon laquelle une œuvre littéraire est tout entière contenue dans l'original : « Mais si l'on tient une traduction auctoriale (ou révisée par l'auteur et dès lors "autorisée", comme les traductions françaises de Kundera depuis 1985) pour un autre texte de la même œuvre, il est bien difficile de ne pas étendre cette admission aux traductions allographes. » [36]. Toute traduction, qu'elle soit « allographe » ou « auctoriale », constitue, donc bien une version à part entière de l'œuvre dont elle dérive.

Certes, le degré de fidélité varie, mais c'est une autre question : « En tout état de cause, lorsqu'on juge une traduction infidèle, il est assez rare qu'on ne puisse dire à quoi : une traduction de *L'Imitation de Jésus-Christ* devrait être vraiment très infidèle pour pouvoir fonctionner comme traduction du *Voyage au bout de la nuit*. » [37]. Prenons par exemple, ci-contre, cet extrait de *Fin de partie*, écrit par Beckett en 1956 et autotraduit l'année suivante.

Une (bonne) traduction allographe s'écarterait assez peu de la version autotraduite : en maints endroits des œuvres autotraduites, il est en vérité impossible de les distinguer. Il n'y a pas de solution de continuité entre traduction allographe et traduction auctoriale.

Toute traduction contient, en effet, une part de transformation : « Car l'idée de reproduction absolue et littérale ne fait pas vraiment sens en littérature [...]. En ce sens, on peut dire que la traduction d'une langue à l'autre est bien une forme d'hypertextualité car elle est par

définition une imitation, la plus fidèle possible, mais qui suppose évidemment une transformation. » [38].

« Goddam Sir, non, vraiment, c'est« God damn you to hell, Sir, no, it's indécent à la fin ! En six jours,indecent, there are limits! In six vous entendez, six jours, Dieu fit ledays, do you hear me, six days, monde. Oui Monsieur,God made the world. Yes Sir, no parfaitement Monsieur, le monde !less Sir, the world! And you are Et vous, vous n'êtes pas foutu denot bloody well capable of making me faire un pantalon en trois moisme a pair of trousers in six ! » (*Voix du tailleur, scandalisé.*) «months! » (*Tailor's voice,* Mais Milord ! Mais Milord !*scandalized.*) « But my dear Sir, my Regardez – (*geste méprisant, avec*dear Sir, look – (*disdainful gesture, dégoût*) – le monde... (*un temps*)...*disgustedly*) – at the world – (*pause*) et regardez – (*geste amoureux, avec*– and look – (*loving gesture, orgueil*) – mon pantalon ! »[39] *proudly*) – at my trousers! » [40]

On nuancera cette analyse : pas forcément « la plus fidèle possible ». Tout d'abord parce que la notion de « fidélité » varie selon l'époque, l'horizon d'attente – bref, en fonction de critères culturels complexes qu'essaye de prendre en compte, par exemple, la « théorie du polysystème » de l'École de Tel-Aviv (Itamar Even-Zohar, Gideon Toury). Ensuite parce que la transformation n'est pas nécessairement minimale : ce serait exclure les Belles Infidèles (qui étaient considérées comme d'authentiques traductions) et, du même coup l'autotraduction quand elle recourt à la réécriture traduisante, l'auteur ayant tous les droits, y compris celui d'être infidèle. La traductologie doit prendre en compte toutes les traductions, de même que la théorie de la littérature prend en compte tous les textes, ce qui ne veut pas dire de manière indifférenciée : d'où l'importance de la critique des traductions (A. Berman).

Notes

[1] Voir Jean Delisle, *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa, Éditions de l'université d'Ottawa, 1984, p. 22.

[2] Roman Jakobson, *op. cit.*, p. 79.

[3] Friedrich Schleiermacher, trad. A. Berman, *op. cit.*, p. 281.

[4] Exemple emprunté à Catherine Fuchs, *Paraphrase et énonciation*, Gap, Ophrys, 1994, p. 78.

- [5] *Ibid.*, p. 6.
- [6] Voir Peter Newmark, *A Textbook of Translation*, Londres, Prentice Hall, 1988, p. 3.
- [7] Voir Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999.
- [8] Voir Peter Newmark, *A Textbook of Translation*, *op. cit.*, p. 20.
- [9] Cité par Henri Meschonnic, *Des mots et des mondes*, Paris, Hatier, 1991, p. 132.
- [10] Cité par Lieven d'Hulst, *Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré*, Lille, pul, 1990, p. 45.
- [11] Voir Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.
- [12] J.-P. Vinay, J. Darbelnet, *vd*, p. 275.
- [13] *Ibid.*, p. 276.
- [14] Henri Meschonnic, *Pour la poétique II*, *op. cit.*, p. 306.
- [15] Andréï Makine, *Le Testament français*, Paris, Mercure de France, 1995, p. 13.
- [16] *Le Testament français*, trad. Geoffrey Strachan, Londres, Scepter, 1997, p. 3.
- [17] Michael Ondaatje, *The English Patient* (1992), New York, Vintage, 1996, p. 6.
- [18] *Le Patient anglais*, trad. Marie-Odile Fortier-Masek, Paris, Éditions de l'Olivier, janvier 1993, pour la traduction française ; Éditions de l'Olivier/Le Seuil, février 1997, p. 16., pour la présente édition.
- [19] Carlos Fuentes, *Los hijos del conquistador / Les Fils du conquistador* (1995), éd., trad. Céline Zins, Paris, Gallimard, coll. « Folio bilingue », 2001.
- [20] *Ibid.*
- [21] *vd*, p. 236.
- [22] *vd*, p. 19.
- [23] *vd*, p. 22.
- [24] Dictionnaire français-anglais *Le Robert & Collins « Senior »*, Paris, 2002, (6^e éd.), entrée « almost ».
- [25] *Ibid.*, entrée « flash ».
- [26] Jean Delisle, *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*, *op. cit.*, p. 32.
- [27] Voir Roland Barthes, « L'effet de réel (1968) », in *Littérature et réalité*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 81-90.
- [28] Ruth Amossy, « D'une culture à l'autre : réflexions sur la transposition des clichés et des stéréotypes », in revue *Palimpsestes*, n° 13, *Le Cliché en traduction*, Paul Bensimon (éd.), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 25.
- [29] Rapport du jury d'agrégation d'anglais, Paris, cndp, 1998, p. 31.
- [30] Voir Antoine Berman, *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du*

lointain, op. cit. p. 49-68.

[31] *Ibid.*, p. 36.

[32] Cité par Robert Larose, op. cit., p. 15 (souligné par nous).

[33] Jorge Luis Borges, « Les traductions d'Homère », trad. Jean-Pierre Bernes, in *Œuvres complètes*, I, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1993, p. 291.

[34] Voir Michaël Oustinoff, *Bilinguisme d'écriture et auto-translation. Julien Green, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov*, Paris, L'Harmattan, 2001.

[35] Voir Nelson Goodman, *Langages de l'art* (1968), trad. J. Morizot, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1990, p. 248.

[36] Gérard Genette, *L'Œuvre de l'art*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 202.

[37] *Ibid.*, p. 203.

[38] Sophie Rabau, op. cit., p. 237.

[39] Samuel Beckett, *Fin de partie*, Paris, Éditions de Minuit, 1957, p. 37-38.

[40] Samuel Beckett, *Endgame*, Londres, Faber & Faber, 1958, p. 21-22.

Chapitre V

Traduction et interprétation

I. De l'écrit à l'oral

« Les paroles s'envolent, les écrits restent » : l'écrit et l'oral obéissent à des logiques différentes. Dans l'un et l'autre cas, le sens est le même – c'est la forme que prennent les signifiants qui diffère : évanescents à l'oral, ils peuvent durer des millénaires à l'écrit, comme sur les stèles romaines. La littérature, et en particulier la poésie, est très largement soumise à une « logique du signifiant » [1], car, selon Roman Jakobson, la fonction poétique « met en évidence le côté palpable des signes, approfondit par là même la dichotomie fondamentale des signes et des objets » [2].

La traduction orale est, à l'inverse, très largement soumise à une logique du *signifié* : contrairement aux signifiants de l'écrit que l'on peut lire et relire, les signifiants de la chaîne orale disparaissent au fur et à mesure de notre mémoire. Reste donc essentiellement le sens. Cette évanescence est indépendante du fait que l'on ait autant de mémoire que les « gens de lettres » dont parle d'Alembert dans l'*Encyclopédie* ou non. Il existe en fait plusieurs formes de mémoire (à court ou à long terme), mais celle dont on se sert lors de l'écoute d'un message est la mémoire dite « immédiate » ou « à très court terme ». Cet « empan mnésique » varie peu d'un individu à l'autre, et il est très limité, ainsi que des tests en laboratoire le montrent : « [Il] retient au niveau de la conscience un segment de chaîne sonore de cinq à neuf "items" (mots, lettres, chiffres...) qu'il conserve pendant quelque deux à trois secondes. » [3]. De cette donnée incompressible découlent plusieurs conséquences.

Tout d'abord, la traduction de textes littéraires complexes est *ipso facto* hors du champ de la « traduction simultanée » : Humboldt a mis une quinzaine d'années pour traduire l'*Agamemnon* d'Eschyle, à peu près autant que Baudelaire pour traduire les œuvres en prose d'Edgar Allan Poe. Non seulement la traduction littéraire demande du temps, mais aussi un travail spécifique sur le plan des signifiants

incompatible avec l'« empan mnésique ».

Ensuite, puisque les signifiants défilent à raison de cinq à neuf items pour disparaître au bout de deux à trois secondes de la mémoire, ce ne sont pas les signifiants qu'il faut retenir, mais les signifiés. On ne sera donc pas étonné de trouver dans les ouvrages consacrés à l'interprétariat non des « unités de traduction », mais des « unités de sens ». Celles-ci ne sont pas des « unités de langue » (hors contexte), mais des « unités de discours » : « Les segments de chaîne sonore qui constituent les unités de sens n'ont pas de longueur fixe. » [4]. Il n'est pas inintéressant de noter un parallèle dans la démarche de vd : « L'unité à dégager est l'unité de pensée, conformément au principe que le traducteur doit traduire des idées et des sentiments et non des mots. » [5]. Les problèmes que pose la traduction de l'oral rejoignent ainsi la traduction de l'écrit, si l'on écarte toutefois le cas si particulier de la traduction littéraire.

Enfin, une fois les unités de sens discernées, encore faut-il les exprimer de manière adéquate dans une autre langue, également à l'oral. Là encore, la spécificité de cette forme de traduction joue un rôle déterminant. En effet, à l'écrit une traduction maladroite n'est pas toujours réhibitoire : la lecture s'en trouve alourdie tout en restant peut-être compréhensible. Il n'en va pas de même en traduction orale : « La parole de l'interprète doit être parfaitement intelligible, la simultanée devant s'entendre non comme une traduction plus ou moins maladroite, mais comme un parler normal. » [6]. La qualité première de la « langue d'expression » de l'interprète est donc la « clarté », alors qu'un passage opaque dans un texte peut être relu jusqu'à ce qu'il s'éclaire.

Cette possibilité est exclue dans le cas où l'on ne dispose que d'un « empan » de deux à trois secondes ne permettant pas de retour en arrière dans le flux du discours. Ne s'agissant pas de textes littéraires, la clarté ne peut se définir qu'en fonction de la langue idiomatique commune. Autrement dit, la traduction orale aura une visée « cibliste » (langue claire parce qu'idiomatique) et non « sourcière » (langue opaque car ayant trop recours au calque) : « Si l'interprétation n'est pas d'une clarté immédiate, si l'interprète exprime l'idée sous laquelle elle est donnée par l'autre langue au lieu de l'exprimer spontanément dans sa langue *comme s'il en était l'auteur*, son interprétation devient rapidement opaque. » [7]. Le corollaire d'une telle nécessité, c'est que l'interprète doit traduire, dans l'idéal, en direction de sa langue maternelle (dite langue « A ») et non d'une autre langue (sa langue « B », et encore moins sa langue « C », etc.).

La traduction orale, en particulier telle qu'elle est pratiquée par les interprètes, s'avère donc un extraordinaire laboratoire pour mettre au jour les mécanismes qui président au passage d'une langue à l'autre dans des conditions très particulières car il s'agit non seulement de pouvoir traduire pour ainsi dire « en temps réel », c'est-à-dire à la vitesse normale de la parole, mais encore de le faire en veillant à s'exprimer comme l'aurait fait l'« auteur » des paroles prononcées s'il s'était exprimé directement dans la langue de l'interprète. Plus généralement, la traduction orale est un excellent poste d'observation de la perspective « cibliste ».

II. Traduction et restitution

Que la traduction orale soit subordonnée à la logique du signifié n'implique pas que la logique du signifiant n'y joue aucun rôle, bien au contraire. L'interprète est lui-même auteur d'un discours, ce qui entraîne la prise en compte du fond comme de la forme : « Nous arrivons ici à ce qu'il est convenu d'appeler le style s'agissant de discours et l'éloquence s'agissant d'orateurs, en l'occurrence ici d'interprètes. » [8]. Comme dans le cas de la traduction écrite, on retrouve donc dans les ouvrages portant sur l'interprétariat trois étapes fondamentales : 1/ le rejet du mot à mot ; 2/ la restitution du sens ; 3/ la forme que doit prendre cette restitution.

La traduction mot à mot aboutit, là comme ailleurs, à des résultats maladroits, aggravés par la rapidité de l'exercice, même quand il s'agit de passages aussi faciles à comprendre que le suivant :

Original : « We must strike a decent balance between burgeoning demands of the people for a better life and the inescapable reality of a fragile environment. »	Simultiste en début d'apprentissage » : « Nous devons avoir un équilibre entre la demande de... que posent des populations de plus en plus nombreuses pour avoir une vie meilleure... et l'équilibre entre les considérations environ... de l'environnement qui est très fragile. » [9]
---	---

Une meilleure traduction en serait : « Il faut un équilibre entre les exigences multiples de tous ceux qui veulent une vie meilleure et les graves dangers qui menacent l'environnement. » [10]. La tendance à s'en tenir aux mots, et aux mots seuls, est en effet présente chez la

plupart des étudiants, ce dont tous les enseignants de traduction prennent vite conscience : « N'omettre aucun mot de l'original semble être le gage absolu de la fidélité [...]. Le débutant "colle" aux mots ; la volonté de conserver une égalité quantitative entre l'original et l'interprétation semble relever d'un instinct profond. » [11]. Cet « instinct profond » correspond au phénomène de l'« interférence » analysé par Uriel Weinreich dans son célèbre *Languages in Contact* (1953) [12] : « Dans une situation donnée de contact entre deux langues A et B, le sujet no 1 peut connaître chaque langue comme le fait un natif, tandis que le sujet n° 2 emploiera une langue B marquée d'emprunts à la langue A. » [13]. Dans le cas de la simultanée, même un tel sujet n° 1 se retrouvera dans la situation du sujet n° 2, car la traduction simultanée est comme un « exercice contre nature » car « elle gêne et embarrasse l'expression au point que le consécutiviste qui débute en simultanée donne parfois l'impression de ne plus savoir parler sa langue » [14].

L'impression de « ne plus savoir parler sa langue » est un sentiment très déstabilisant, que toute personne mise au contact d'une autre éprouve tôt ou tard plus ou moins intensément, ce que Claude Esteban, dans *Le Partage des mots*,. résume admirablement : « La valeur sémantique, ce noyau de sens inhérent au mot, consubstantiel à sa nature verbale, venait se dissoudre en une houle de signifiants contradictoires dont mon esprit était devenu le réceptacle passif. » [15]. Comment par conséquent dépasser ce stade, apparemment inévitable, que l'on soit parfaitement bilingue ou non ?

La question est effectivement cruciale : « Tout le problème de la simultanée est là : *lutte constante contre l'autre langue*, effort délibéré de disjonction de la forme à donner et de la forme reçue. » [16]. L'ennemi est plus exactement non la langue, mais la lettre (que ce soit les « signifiants », et plus encore les « mots ») : « Il faut s'efforcer en début d'entraînement de ne pas dire "les mêmes mots". Si semblables que soient les mots de deux langues, ils sont toujours si subtilement différents qu'il est préférable d'en éviter l'emploi si on ne veut pas courir le risque de dire autre chose que ce que l'on veut dire. » [17]. Autrement dit, plus deux langues sont proches, plus elles risquent d'être faciles à apprendre (un francophone apprendra généralement plus facilement l'espagnol que le chinois), mais cette proximité même sera un frein d'autant plus grand pour l'interprète : les sources d'interférence seront moins considérables pour le couple de langues français-chinois que pour le couple français-espagnol. À un haut niveau de maîtrise, le degré de difficulté paradoxalement s'inverse [18]. La hiérarchie « scolaire » des langues (espagnol ou italien plus facile que l'anglais, lui-même plus facile que l'allemand ou le russe,

langues à leur tour plus faciles que le latin ou le grec, etc.) est donc à nuancer selon le niveau auquel on se place.

Partant de cette constatation empirique (la langue de référence étant en général l'allemand, à la syntaxe opposée à celle du français), le précepte de saint Jérôme (« non verbum de verbo, sed sensum exprimere de sensu ») est poursuivi jusqu'à sa conséquence ultime : traduire, c'est procéder à la « déverbalisation » – autrement dit, s'affranchir des signifiants, ainsi que le fait apparaître on ne peut plus clairement le schéma suivant [19] :

L'avantage majeur d'une telle représentation, c'est d'insister sur le fait que la traduction n'est pas qu'une opération littéraire ou qu'une opération linguistique, mais aussi une opération conceptuelle : le traducteur n'est pas qu'un simple exécutant, un simple technicien du langage. Les opérations auxquelles il se livre sont de l'ordre du *concept*. La traduction est avant tout une opération « cognitive », au sens de Piaget. La linguistique, contre laquelle se sont insurgées Danica Seleskovitch et Marianne Lederer dans un premier ouvrage, *Interpréter pour traduire* (1984), parce qu'elle avait tendance selon ces auteurs à réduire l'activité du traducteur à un simple « transcodage », a, depuis la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958), connu un développement considérable : les linguistiques « énonciatives » ou « pragmatiques », par exemple, s'inscrivent aujourd'hui dans la même démarche.

L'inconvénient de taille d'un tel système est qu'il ne s'applique pas à la traduction littéraire et, plus généralement, à toute traduction où le signifiant doit être pris en compte pour lui-même. Que faire du « texte artistique » [20], domaine dans lequel la vision dualiste opposant la « forme » au « fond » est inopérante [21] ? Dans le cas de l'interprète « simultané », en revanche, la « déverbalisation » joue un rôle indéniable. Mais comment cette faculté, « contre nature », s'acquiert-elle ? Un étudiant pourra produire le genre d'interprétation suivant (voir tableau page suivante) :

Original: « In regard to the
economic and social situation,
despite efforts by the international
community towards helping
developing countries in their
endeavors to achieve greater
growth and development, and
despite the fact that we have made
our way through the second

Étudiant : « Si l'on considère la
situation internationale sur le plan
économique et social et malgré les
efforts réalisés par la communauté
internationale pour assister les
pays en voie de développement dans
leurs efforts de développement et
de croissance, et bien que nous
soyons maintenant dans la 2^e

development decade, the gapdécennie de développement, nous between the rich and the poor,sommes obligés de constater que le between the haves and the havefossé entre les pays riches et les nots continues to widen. » [22] pays pauvres, entre les possédants et les non-possédants ne cesse de s'élargir. » [23]

Aucune erreur de sens. On remarque en particulier que des transformations – « transpositions » et « modulations » de *vd* – ont été spontanément effectuées par rapport à une traduction mot à mot : « In regard to » → « Si l'on **considère** » ; « in their endeavors to achieve greater growth and development » → « dans leurs efforts **de** développement et de croissance », etc. L'étudiant, qui a eu « du mal à se mettre dans la peau de l'orateur » [24], produit une traduction qui fait apparaître « l'orateur comme ne disant que des platitudes » [25]. Voici l'interprétation de l'enseignant :

« Monsieur le Président,

La situation économique et sociale des pays du Tiers Monde a certes été marquée par les efforts accomplis par la communauté internationale pour leur venir en aide, et il est exact que cette aide a été bénéfique à la croissance qu'ils s'efforcent de réaliser. Nous n'oublions pas non plus que nous nous trouvons dans la deuxième décennie du développement telle qu'elle a été décrétée par les Nations unies. Et pourtant... il n'en reste pas moins que l'écart entre les nantis et les déshérités ne fait que s'accroître de jour en jour. » [26].

L'original compte une seule phrase de 60 mots ; l'étudiant en utilise 75 (+ 20 %) : le français, langue plus « analytique » que l'anglais, emploie davantage de mots ; avec l'enseignant, on passe à 94 mots (> 50 %) : de telles différences dépassent le cadre des ajustements purement linguistiques. Cette deuxième interprétation se distingue par deux séries de transformations spectaculaires, non exemptes d'une virtuosité certaine. Au lieu de suivre la *syntaxe* de l'original, l'enseignant procède à des réagencements de grande envergure (trois phrases au lieu d'une). Alors que le discours original a les allures d'un jardin à l'anglaise, le discours de l'interprète est taillé à la française : argumentation en trois parties, trois phrases, trois temps forts (« certes » + « nous n'oublions pas » → « Et pourtant... »), etc.

La comparaison entre les deux interprétations pour la dernière phrase est un modèle du genre. Le même contenu, mais ici un français gauche, là un français « impeccable » [27] : « Nous sommes obligés de

constater que le fossé entre les pays riches et les pays pauvres, entre les possédants et les non-possédants ne cesse de s'élargir » / « Et pourtant... il n'en reste pas moins que l'écart entre les nantis et les déshérités ne fait que s'accroître de jour en jour ». Les interprètes doivent connaître les règles de l'éloquence : « L'éloquence dépasse la simple qualité de l'expression, il y faut du talent.

Interpréter un discours de style n'exige plus seulement de respecter les mots choisis délibérément par l'orateur, mais de retrouver un registre de langue délibérément élevé ou populaire, un ton volontairement cassant ou aimable, etc. » [28].

La première série de transformations est de l'ordre de ce que la rhétorique classique appelait l'« élocution » (le « style » ou, mieux la « mise en style » de l'orateur. ») [29]. La deuxième série, liée à la précédente, est le rajout d'éléments d'ordre énonciatif (« Monsieur le Président », « certes », « Nous n'oublions pas non plus », « Et pourtant ») qui sont davantage de l'ordre de l'« action » (« le passage à l'acte, la prononciation du discours, avec les gestes et les mimiques appropriées. Sans elle, le discours le plus sublime ne passerait pas la rampe ») [30]. L'interprète doit apprendre à *représenter* la personne dont il traduit les propos. Cette dimension d'acteur-orateur n'est pas négligeable, même si l'interprète est « en cabine ».

Pour parvenir à un tel degré de maîtrise, il faut s'être entraîné à la traduction « consécutive ». Cette forme de traduction, souvent pratiquée par les interprètes, consiste à traduire non pas en même temps que les paroles sont prononcées, mais au bout d'un certain temps : non pas phrase par phrase, mais en général suffisamment longtemps pour que l'on ne puisse pas retenir de mémoire la formulation initiale mais leur contenu. L'exercice s'accompagne en général d'une prise de notes. À un niveau avancé, tous les sujets sont possibles : économiques, scientifiques, juridiques, etc., qui demandent des connaissances très pointues dans ces domaines. De telles connaissances s'acquièrent peu à peu ; la technique de la « consécutive », elle, peut être acquise sur des sujets de culture générale, d'abord en utilisant *l'écrit* : « Articles clés de journaux ou de revues donnant des informations d'actualité, des textes grand public que les étudiants ont l'habitude de lire. On leur demandera *d'en restituer les grandes lignes et d'en respecter la cohérence.* » [31]. L'exercice est étendu à la parole, jusqu'à atteindre « la vitesse du débit oral spontané » [32].

La formation consiste donc essentiellement dans la maîtrise de la *reformulation* et non, comme on pourrait le penser, des langues : celles-ci sont supposées acquises (« Trois ou de préférence quatre années

universitaires effectuées avec succès s'imposent comme exigence minimum ; les études d'interprétation sont une spécialisation » [33]. L'essentiel du travail (exposés, synthèses, débats, etc.) est réalisé dans la « langue A ». C'est donc la première forme de traduction de R. Jakobson qui prévaut : il faut être rompu à la pratique de sa propre langue, dont on doit connaître tous les registres afin de pouvoir traduire dans l'instant cette attaque portée contre l'apartheid : « Mr Chairman, enough is enough ! The International community will no longer tolerate South Africa's arrogant defiance of the international demands and laws » par : « Monsieur le Président ! En voilà assez ! la communauté internationale ne saurait tolérer plus longtemps l'arrogance de l'Afrique du Sud, son mépris du droit et de l'arbitrage international. » [34].

C'est renouer avec la tradition qui remonte aux exercices de style de Quintilien, mais appliquée à l'éloquence et à la rhétorique moderne, par définition « cibliste ». Tantôt on utilisera plus de mots que l'original, parfois moins : on ne s'étonnera pas de voir la « restitution » placée sous le signe de la « synecdoque » (la partie pour le tout) [35]. On aurait pu sans peine faire appel aux autres figures de style, et donc aussi à la logique du signifiant...

III. La traduction « automatique

»

Les ouvrages sur la traduction les plus récents s'appuyant sur la linguistique permettent une analyse de plus en plus fine des « problèmes de traduction » à partir de traductions authentiques et non à partir d'un corpus élaboré pour la circonstance afin de *comprendre* les opérations qui permettent le passage d'une langue à l'autre :

Beyrouth – Constamment enBeirut – Even his closest associates déplacement dans les diversesssee Arafat as something of a will capitales arabes ou en tournéeo'the wisp. He is forever hopping dans les bases de fedayin et lesfrom one Arab capital to another camps de réfugiés, sans domicileor doing the round of fedayeen fixe, ne dormant jamais deux nuitsbases and refugee camps: he has consécutives au même endroit, M.no fixed address and, for security Yasser Arafat, dont lesreasons, never spends two nights mouvements sont entourés du plusin a row under the same roof. grand secret pour des raisons de

sécurité, passe pour être un homme insaisissable, même pour ses collaborateurs les plus proches.

The Guardian Weekly, 18 mai 1974

[36]

Le Monde, 10 mai 1974.

Le profane ou, disons, un étudiant de première année de nos universités (voire au-delà), même d'un excellent niveau (qu'ils soient ou non bilingues), seront désorientés devant l'étendue de telles transformations, qui leur sembleront tenir davantage du caprice que de la raison. Une traduction plus « littérale » n'était-elle pas préférable ? diront-ils. Tout s'éclaire si l'on sait, comme l'explique Jacqueline Guillemin-Flescher en se fondant sur la « théorie des opérations énonciatives » d'Antoine Culioli, que : 1/ l'anglais a tendance à respecter l'ordre canonique (sujet + verbe + compléments) et à n'intercaler aucun élément entre ces constituants, alors que le français manifeste la tendance inverse : l'apparition du sujet (« M. Yasser Arafat ») est retardée en français alors qu'en anglais (« his closest friends ») elle est immédiate ; 2/ l'anglais a tendance à recourir à la coordination, alors que le français a tendance à recourir à la subordination : c'est ainsi que la proposition « dont les mouvements sont entourés du plus grand secret » demande une refonte (en l'occurrence, une transformation de cette subordonnée en principale) ; 3/ l'anglais a tendance à utiliser les formes « actualisées » des verbes (présent, Present Perfect, prétérit) alors que le français recourt plus souvent aux formes « désactualisées » (plus-que-parfait, passé antérieur, formes impersonnelles : infinitif, participes) : ainsi, la participiale « ne dormant jamais deux nuits au même endroit » est transformée en principale (« he [...] never spends two nights in a row under the same roof »).

On voit l'intérêt de connaître le mécanisme de telles « opérations » : à l'enseignant, elles permettent d'expliquer sa propre pratique de la traduction ; à l'étudiant, elles donnent la possibilité de maîtriser de mieux en mieux le passage d'une langue à l'autre. Il ne trouvera pas, en effet, de telles analyses dans les grammaires ou les dictionnaires : les ouvrages de traductologie lui fourniront alors cette grammaire au deuxième degré dont il a si souvent besoin, et dont l'introduction (du moins en France) est encore récente au niveau universitaire.

Une telle démarche compte des détracteurs : comment saurait-on réduire la traduction à une simple suite d'« opérations » ? En fait, le terme n'est pas à entendre au sens purement mécaniste, ainsi que le

démontre *a contrario* l'exemple de la « traduction automatique » (« ta »), c'est-à-dire réalisée à l'aide de machines, aujourd'hui des ordinateurs. L'avènement de l'informatique, apparue à la fin de la Seconde Guerre mondiale, avait pu faire croire qu'on allait enfin élaborer des « machines à traduire » qui débarrasseraient l'homme de la malédiction babélienne, mais en 1990 la traduction automatique ne représentait que 0,83 % des traductions par rapport à la traduction humaine en Europe et aux États-Unis (au Japon, le total s'élève à 2,33 %) [37]. Les résultats que l'on obtient grâce à un système comme le systran, utilisé par la Commission de la Communauté européenne, ne sont néanmoins pas négligeables, comme le montre l'exemple suivant :

Original – Construction companiasta – Des sociétés de construction
 are required to notify thesont **exigées d'informer**
 inspectorate of sites lasting sixl'**inspectorat des emplacements**
 weeks or more; much of the work**durant** six semaines ou davantage
 of small companies lasts less than: une grande partie **du travail de**
 this time, and locating the work**petites sociétés dure moins que**
 site of small companies can be **ace temps**, et le **repérage de**
 difficult and time-consumingl'**emplacement de travail de**
 process. **petites sociétés** peut être un
 processus difficile et long [38].

Tel quel, le texte est lisible, mais les passages en gras demandent une « postédition » de la part d'un réviseur : « Les entreprises de construction sont tenues de notifier à l'inspection les chantiers d'une durée de six semaines ou plus : une grande partie des travaux des petites entreprises ont une durée inférieure, et la localisation des chantiers peut s'avérer longue et difficile. »

La ta reste donc en deçà des « opérations de traduction » analysées par les ouvrages de traductologie qui présupposent une *rénonciation* véritable, ce dont est par définition incapable une machine, aussi sophistiquée soit-elle.

Notes

[1] Voir Michèle Aquien, *L'Autre Versant du langage*, Paris, José Corti, 1997, p. 59.

[2] Roman Jakobson, « Linguistique et poétique », in , *Essais de*

linguistique générale, *op. cit.*, p. 218.

[3] G. A. Miller, cité par Danica Seleskovitch, Marianne Lederer, *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*, Paris, Didier Érudition/Office des publications officielles des Communautés européennes, 2002, p. 243.

[4] *Ibid.*, p. 254.

[5] *vd.*, p. 37.

[6] Danica Seleskovitch, Marianne Lederer, *op. cit.*, p. 137.

[7] *Ibid.*, p. 137 (souligné par nous).

[8] Danica Seleskovitch, Marianne Lederer, *op. cit.*, p. 112. Ouvrage dorénavant abrégé en *sl*.

[9] *SL*, p. 149.

[10] *sl*, p. 150.

[11] *sl*, p. 149.

[12] Uriel Weinreich, *Languages in Contact*, La Haye, 1962 (New York, 1953).

[13] Uriel Weinreich, « Unilinguisme et multilinguisme », in *Le langage*, éd. André Martinet, Paris, Gallimard, coll. « Encyclopédie de la Pléiade », 1968, p. 649.

[14] *sl*, p. 133.

[15] Claude Esteban, *Le Partage des mots*, Paris, Gallimard, 1990, p. 33.

[16] *sl*, p. 133 (souligné par nous).

[17] *sl*, p. 156.

[18] Voir *sl*, p. 142 sq.

[19] Voir Jean Delisle, *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*, *op. cit.*, p. 39.

[20] Voir Iouri Lotman, *La Structure du texte artistique*. trad. Anne Fournier, et al. Paris, Gallimard, 1973, (Moscou, 1970).

[21] Voir Fernand Verheren, *À la lisière des mots. Sur la traduction poétique*, Bruxelles, La Lettre volée, p. 9.

[22] *sl*, p. 110.

[23] *sl*, 108.

[24] *sl*, p. 109.

[25] *sl*, p. 109.

[26] *sl*, p. 108.

[27] Voir Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982.

[28] *sl*, p. 113.

[29] Voir Olivier Reboul, *La Rhétorique*, Paris, puf, coll. « Que sais-je ? », n° 2133, 1984, p. 26.

[30] *Ibid.*, p. 27.

[31] *sl*, p. 21 (souligné par nous).

[32] *sl*, p. 25.

[33] *sl*, p. 289.

[34] *sl*, p. 114.

[35] Voir *sl*, p. 246.

[36] *sl*, p. 108.

[37] Voir Anne-Marie Loffler-Laurian, *La Traduction automatique*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, p. 14.

[38] *Ibid.*, p. 110.

Chapitre VI

Les signes de la traduction

I. D'un système de signes à l'autre

La troisième forme de traduction que distinguait R. Jakobson, la traduction « intersémiotique », consiste « en l'interprétation des signes linguistiques au moyen de systèmes de signes non linguistiques » [1]. Cette définition semblera abstraite, et les transpositions « d'un système de signes à un autre, par exemple de l'art du langage à la musique, à la danse, au cinéma ou à la peinture » [2], bien éloignées de ce que l'on entend d'habitude par « traduction ».

Dans le domaine de l'art, tout d'abord, on ne niera pas qu'il existe des « transpositions » possibles, telles que celles qui permettent de passer du roman de Thomas Hardy *Tess of the d'Urbervilles* (1891) au film qu'en a tiré Roman Polanski (*Tess*, 1979), mais dans ce cas, on y verra plutôt des cas d'« adaptation », non de « traduction » ; l'utilisation de ce terme paraît encore plus métaphorique dans le cas d'une œuvre musicale censée « représenter » une œuvre picturale, comme *Tableaux d'une exposition* de Moussorgski (1874), même si dans *Point et ligne sur point* Kandinski effectue de tels rapprochements entre les différents arts [3] ou que pareillement, dans *Théorie de l'art moderne*, Paul Klee donne les éléments d'une véritable grammaire des formes [4].

On reprochera sans doute à ce genre de démarche de conclure un peu trop prématurément que, puisque « tout est langage », tout est traduction, comme dans le poème de Baudelaire *Correspondances*. De telles transformations constituent un vaste domaine d'études, mais qui relèvent davantage des transpositions où la part d'« imitation » est si grande qu'on ne peut plus guère parler de traduction au sens où l'on entend généralement ce terme.

En revanche, la dimension « intersémiotique » est une donnée essentielle, à commencer par le domaine des signifiants eux-mêmes,

qui sont par nature polyvalents : les mots écrits sur une page sont des signifiants visuels, mais ils peuvent être traduits en signifiants auditifs par la parole, en gestes dans le langage des signes, en signifiants tactiles dans l'alphabet braille. Cette faculté d'autotraduction des signes semble si naturelle qu'on y fait rarement attention dans la vie courante. Selon le cas, on choisira tantôt une modalité, tantôt l'autre, voire plusieurs à la fois (tel l'acteur qui lit à voix haute son texte lors des répétitions). La forme des signifiants semble alors en soi insignifiante, celle-ci ne dépendant que des circonstances.

Il en va tout autrement dans le cas où le langage est investi d'une fonction poétique : une telle « intersémioticté » peut alors jouer à plein. L'écriture poétique chinoise est à cet égard exemplaire : l'équivalent de la « lettre » dans la tradition occidentale y est le « caractère », lui-même source de combinaisons *internes* infinies. Ainsi dans le vers d'un poème on trouve alignés cinq caractères qui se traduisent mot à mot : « branche » + « bout » + « magnolia » + « fleurs ». La syntaxe du chinois suivant non l'ordre déterminé + déterminant du français (« une rose rouge ») mais l'ordre inverse comme en anglais (« a red rose »), François Cheng traduit le vers ainsi : « Au bout des branches, fleurs de magnolia. » [5]. Mais la face *visuelle* des signifiants fait elle-même partie intégrante du poème : « Un lecteur, même ignorant le chinois, peut être sensible à l'aspect visuel de ces caractères dont la succession s'accorde avec le sens du vers. En lisant les caractères dans l'ordre, on a, en effet, l'impression d'assister au processus d'épanouissement d'un arbre qui fleurit (1^{er} caractère : un arbre nu ; 2^e caractère : quelque chose naît au bout des branches ; 3^e caractère : un bourgeon surgit [...] ; 4^e caractère : éclatement du bourgeon ; 5^e caractère : une fleur dans sa plénitude). » [6]. On en déduira que la poésie chinoise est intraduisible. Dans ce cas, on pourrait dire la même chose de toute poésie : c'est la conclusion qu'en tirent d'ailleurs R. Jakobson et bien d'autres, dont Julien Green dans *Le Langage et son double*.

Plutôt que d'y voir une « déficience » des langues en général et de la traduction en particulier, on peut y trouver une source d'enrichissement, comme Benjamin ou Borges : les « unités de langue » ne sont pas des unités figées comme pouvait le laisser croire le *Cours de linguistique général* de F. de Saussure, mais des « unités différentielles » (voir *supra*, p. 23), ce qui confirme bien, comme le dit Aline Schulman, traductrice de Cervantès, que « toute traduction est réécriture » [7]. Mais, on peut aller au-delà de la littérature : dès le premier mot d'une langue étrangère, comme le mot « sea » pour un francophone, s'ouvre un nouveau monde, par le biais des *signifiants* : le fait de poser l'égalité « sea » = « mer », sur le plan des signifiés

n'apporte en l'occurrence pas grand-chose. C'est l'opération différentielle qui consiste à passer d'un système de signes à l'autre qui est l'activité la plus exaltante.

II. Traduction et mondialisation

Nous sommes censés vivre à l'époque du « village planétaire » (« global village ») en réalité déjà depuis longtemps : l'expression, aujourd'hui cliché, a été utilisée pour la première fois par Marshall McLuhan en 1964 dans *Pour comprendre les média* [8]. À l'heure de la « mondialisation » (« globalization »), certains ne jurent plus que par les bienfaits que celle-ci ne cesserait de nous apporter, notamment sur le plan des langues, grâce aux nouvelles technologies de l'information et de la communication (ntic), Internet en tête. De plus en plus de bémols sont apportés à une telle vision techniciste de la société et du monde, que ce soit sur le plan politique, économique ou culturel. Ainsi, le prix Nobel d'économie Joseph E. Stiglitz, ancien conseiller de Bill Clinton, a-t-il écrit en 2002 *Globalization and its Discontents*, dont le titre français offre une « modulation » révélatrice : *La Grande Désillusion* [9]. La mondialisation néolibérale et technocratique qui prévaut aujourd'hui n'est pas une fatalité : c'est pourquoi des voix s'élèvent contre elle, comme Dominique Wolton dans son livre *L'Autre Mondialisation* [10].

D. Wolton distingue trois mondialisations : la première coïncide avec la création de l'onu à l'issue de la Seconde Guerre mondiale dans le but de garantir un ordre international respectueux des nations et des cultures ; la deuxième est celle de l'extension planétaire de l'économie de marché lors des Trente Glorieuses ; la troisième, enfin, n'est pas seulement politique ou économique, mais aussi culturelle. Cette « autre mondialisation » est d'une importance capitale, car, contrairement à la vision naïve qui voudrait que l'information soit synonyme de communication : « Le fait majeur de ce début de xxi^e siècle est [...] le surgissement du *triangle infernal identité-culture-communication*. Les conflits et les revendications politiques, à commencer par le terrorisme international, sont la preuve de ce surgissement. Aux inégalités traditionnelles entre le Nord et le Sud s'ajoutent les risques politiques liés à la culture et à la communication. » [11]. On ajoutera que la traduction est inséparable de ces trois mondialisations : la traduction simultanée est née avec le procès de Nuremberg, le développement spectaculaire de la traduction tant écrite qu'orale à l'époque contemporaine est dans une très large

mesure due à l'apparition des organismes internationaux (première mondialisation) ainsi qu'aux progrès techniques (deuxième mondialisation). Par ailleurs, langue et culture sont indissociables : la traduction est donc un enjeu majeur de l'« autre mondialisation », la troisième.

C'est un point sur lequel il faudra bientôt revenir, mais on ajoutera une quatrième dimension à cette problématique : à l'époque de la communication de masse et de la démocratisation des échanges et des voyages, l'individu est confronté à des activités autrefois réservées à des spécialistes ou aux élites.

La traduction en est une illustration frappante, pour une raison bien simple : les besoins en traduction croissant de manière exponentielle, on ne pourra jamais, par définition, former suffisamment de spécialistes pour y faire face. L'exemple de l'Union européenne le démontre aisément : le nombre de langues de travail est passé d'abord de quatre à onze : « Dans une réunion, l'interprétation doit être assurée dans chacune de ces 11 langues et à partir de chacune d'elles, il faut couvrir 110 sens linguistiques dont des combinaisons aussi rares que le grec-danois ou le finnois-portugais. » [12]. Avec cinq langues supplémentaires, on passe de 110 combinaisons à 240 ; avec 11 langues supplémentaires, à 462 combinaisons... on voit ainsi les gigantesques problèmes d'ordre technique (et financier) que pose l'élargissement sur le plan linguistique. Dans la vie quotidienne, il va de soi que l'on ne peut habituellement pas recourir à un service d'interprétariat aussi pointu que celui de l'ue, que ce soit en allant à l'étranger ou en « surfant » sur Internet. La conclusion est facile à tirer : on est de plus en plus obligé de traduire soi-même sans faire appel à un spécialiste, que ce soit pour ses loisirs ou pour son métier (savants, journalistes, documentalistes, etc.).

De ce point de vue, la traduction automatique (« ta ») ou la traduction assistée par ordinateur (« tao ») peuvent constituer une aide non négligeable, notamment pour les tâches les plus répétitives [13]. Ce qui est vrai de l'écrit pourrait bien l'être de l'oral : « Rien n'exclurait en principe que, dans quelques années, l'intervention d'un orateur allemand parlant sa langue en réunion internationale soit mise par écrit par la machine, traduite automatiquement en français, puis prononcée dans cette langue par une voix de synthèse, le tout à une vitesse proche de celle de la simultanée. » [14]. Dans tous les cas de figure, la traduction ou l'interprétation ainsi obtenues nécessiteront une part de révision : on ne pourra donc jamais se passer d'être un tant soit peu traducteur ou interprète.

Mais supposons le problème résolu : soit que les machines deviennent suffisamment performantes, soit que l'on ait atteint soi-même un niveau de connaissances linguistiques suffisant pour passer *indifféremment* d'une langue à l'autre. Un tel degré de maîtrise, pour indispensable qu'il puisse être, n'est en définitive que de l'ordre de la technique : or, celle-ci n'est qu'un moyen, non une fin en soi. L'oublier, c'est oublier les enjeux de la troisième mondialisation, la plus cruciale, et oublier que les langues ne constituent pas des instruments interchangeables mais qu'elles sont au contraire au fondement même de l'identité.

III. Sémiotique de la traduction

La dernière en date des mondialisations dans laquelle nous nous retrouvons tous, par la force des choses, immergés n'est donc plus seulement « intersémiotique » (ou, pour utiliser un terme plus courant mais réducteur, « multimédia ») *et* monolingue : elle se conjugue maintenant, de plus en plus, en plusieurs langues. Les nouvelles technologies ont contracté l'espace et le temps. En démultipliant prodigieusement le nombre des activités « à distance » (notamment avec Internet et les émissions par câble ou satellite) aussi bien à l'échelle locale qu'internationale, elles ont créé un monde soi-disant « virtuel », mais en l'occurrence bien réel : comme le promeneur de Baudelaire dans *Correspondances* : « L'homme y passe à travers des forêts de symboles / Qui l'observent avec des regards familiers ». Dans le cas des « médias », par exemple, l'information journalistique s'effectue de plus en plus en « plusieurs expressions » [15], même dans la presse écrite : « Les logiciels de mise en page qui dominent désormais les pratiques de graphisme permettent d'asservir totalement la présentation du texte à celle de l'image. La photo a-t-elle la forme d'un cercle ? On pourra sans peine organiser le texte tout autour. » [16]

Du coup, une forme d'expression peut « asservir » toutes les autres (en l'occurrence, l'image dans le monde actuel), mais elle peut également produire de nouvelles combinaisons : « Cette intrication du contenant et du contenu, cette atomisation de toutes les manières de dire permettent même d'envisager que la fabrication dans ces modalités nouvelles soit considérée comme une phase de l'écriture. » [17]. Nous vivons dans un monde où les trois formes de traduction distinguées par Roman Jakobson jouent toutes un rôle considérable.

On devrait par conséquent s'attendre à ce que la traduction soit étudiée au sein d'une discipline plus générale, celle de la science des signes, que Charles S. Peirce appelait « sémiotique » et Ferdinand de Saussure « sémiologie ». Récemment encore, la sémiotique était peu diffusée en France : « Il n'est pas facile de se former en sémiotique. Les nombreuses introductions publiées depuis 1976 ne pallient pas la difficulté majeure qui tient à ce que la transmission (l'enseignement) de la sémiotique relève toujours de la tradition orale. » [18]. Il en va autrement ailleurs, comme au Canada, aux États-Unis, en Belgique, aux Pays-Bas, dans les pays nordiques, etc.

Dans l'ouvrage que dirige Anne Hénault (*op. cit.*), on nous indique, en quatrième de couverture : « [...] ce recueil reflète la variété des objets d'étude de la sémiotique en privilégiant, notamment, l'image, la publicité, l'architecture, la biologie, la littérature et la musique. » La traduction peut aisément être rajoutée à la liste. On se cantonnera à indiquer trois sources d'inspiration. La première est celle de l'ouvrage de Dinda Gorlée dont le titre parle de lui-même : *Semiotics and the Problem of Translation: with Special Reference to the Semiotics of Charles S. Peirce* (1993) [19]. La deuxième est celle de l'« École de Tartu » (Estonie) où Peeter Torop a succédé à Iouri Lotman [20] (lui-même élève des formalistes russes comme Vladimir Propp, et l'un des plus grands spécialistes de Pouchkine [21]). Son ouvrage *Total'nyj perevod (La Traduction totale)* [22] n'a pas encore été traduit du russe, mais B. Osimo l'a traduit en italien [23]. Dans un article disponible en anglais, P. Torop [24] prolonge la réflexion de I. Lotman [25], en s'inspirant aussi de R. Jakobson, C. S. Peirce, Bakhtine ou L. Venuti [26]. Comme troisième source on donnera deux ouvrages d'Umberto Eco, dont l'expérience de la traduction s'étend au fait d'avoir été traduit en de nombreuses langues et d'avoir eu un roman comme *Le Nom de la Rose* adapté au cinéma : *Experiences in Translation* [27] et *Dire quasi la stessa cosa* (« dire presque la même chose ») [28]. On aurait pu ajouter l'École de Tel-Aviv (théorie du « polysystème » [29]), et d'autres sources encore, y compris en France : il faut s'attendre à ce que l'« autre mondialisation » ne fasse que renforcer l'importance de la dimension sémiotique de la traduction.

IV. La traduction au service des langues

Dans la *Déclaration universelle de l'Unesco sur la diversité culturelle*,

adoptée en novembre 2001 à Paris, l'article 6 stipule : « [...] La liberté d'expression, le pluralisme des médias, le multilinguisme, l'égalité d'accès aux expressions artistiques, au savoir scientifique et technologique – y compris sous la forme numérique – et la possibilité, pour toutes les cultures, d'être présentes dans les moyens d'expression et de diffusion, sont les garants de la diversité culturelle. » [30]. La « diversité culturelle » n'est pas un vain mot, car, comme l'indique le directeur général : « La dernière décennie du xx^e siècle a vu naître des conflits dits d'origine culturelle. » [31]. C'est pourquoi D. Wolton se fait l'apôtre d'une véritable « cohabitation culturelle » qui exige d'« assumer la diversité des langues » : « La pluralité des langues est la première condition de la diversité culturelle, qui est la première réalité politique du monde contemporain. » [32]. Promouvoir l'hégémonie de l'anglais au détriment des autres langues est un non-sens : « Suivant la proposition de Claude Hagège [33], on pourrait prôner l'apprentissage de trois langues assez tôt : la langue nationale, une langue connexe de son choix et l'anglais. » [34]. L'Unesco manifestement va dans le même sens, en se donnant pour objectif, dans l'article 12, d'« encourager la diversité linguistique – dans le respect de la langue maternelle – à tous les niveaux de l'éducation, partout où c'est possible, et stimuler l'apprentissage du plurilinguisme dès le plus jeune âge ». La question des langues est donc, plus que jamais, un enjeu mondial qui engage l'humanité entière.

On y ajoutera la traduction, dont l'importance est fondamentale. Reprenant les analyses d'Antoine Berman, le philosophe Paul Ricœur en situe bien la portée : « Traduire, c'est à la fois habiter dans la langue de l'étranger et donner hospitalité à cet étranger au cœur de sa propre langue. De la même manière, ne peut-on pas dire que la mémoire et l'histoire traduisent ce qui a été transmis de l'événement dans la langue d'accueil du narrateur ? » [35]. En effet, il ne faudrait pas réduire la connaissance des langues à un décalque de la sienne propre en autant d'exemplaires que de langues apprises (certains polyglottes peuvent ainsi en apprendre plusieurs dizaines) – autrement dit, à une simple *technique*. D. Wolton en est bien conscient quand il dit, en des termes humboldtiens : « Une langue n'est pas seulement un ensemble de mots, c'est aussi et surtout une manière de penser, de rêver, d'imaginer, de voir le monde. On ne fait pas les mêmes associations d'idées, les mêmes constructions mentales, les mêmes raisonnements d'une langue à l'autre. » [36]. Encore faut-il ne pas faire les mêmes « constructions mentales » dans l'autre langue ou ne pas prêter à l'étranger des « visions du monde » qui ne sont pas les siennes. La comparaison du début du célèbre monologue de *Hamlet* avec sa « traduction » par Voltaire puis avec celle de Jean-Michel

Déprats le montre bien [37] :

To be, or not to be, Demeure, il faut choisir Être ou ne pas être,
that is theet passer à l'instant Detelle est la
question, Whether 'tislavie à la mort et dequestion. Est-il plus
nobler in the mind tol'être au néant. Dieux noble pour l'esprit de
suffer The slings and justes, s'il en est, souffrir Les coups et les
arrows of outrageous éclairer mon flèches d'une injurieuse
fortune, Or to take arms courage, Faut-il vieillir fortune, Ou de prendre
against a sea of courbé sous la main les armes contre une
troubles, And by qui mer de troubles Et en
opposing end them. m'outrage, Supporter les affrontant y mettre
[...] Shakespeare, ou finir mon malheur fin ? [...] Trad. Jean-
Hamlet, III, I, 1-5 et mon sort. Trad. Michel Déprats (1983)
Voltaire (1733). [37] .

Au xviii^e siècle, la langue française, ayant détrôné le latin comme langue internationale, occupait un rang comparable à celui qu'occupe l'anglais aujourd'hui [38]. Ce rayonnement des langues dominantes a cependant un revers, celui d'un sentiment de supériorité qui est la négation même du respect de la diversité culturelle dont parle la Déclaration de l'Unesco. Voilà pourquoi le travail de constant va-et-vient entre deux langues-cultures (H. Meschonnic) que présuppose la traduction est si précieux, car il constitue un des moyens les plus efficaces de corriger les tendances ethnocentriques inhérentes à toute société, avec les conséquences que l'on sait.

La traduction entendue en ce sens gagnerait donc à être davantage intégrée à l'enseignement, dès le secondaire, et pas seulement de manière superficielle. On apprend bien à nos élèves de terminale la géométrie dans l'espace ou la philosophie de Hegel ; alors, pourquoi pas les opérations qui permettent de passer d'une langue (et d'une culture) à l'autre ? Ne sont-elles pas aussi importantes ?

Notes

[1] Roman Jakobson, « Aspects linguistiques de la traduction », *op. cit.*, p. 79.

[2] *Ibid.*, p. 86.

[3] Voir Wassily Kandinsky, *Point et ligne sur plan* (1926), trad. S. J.

- Leppien, Paris, Gallimard, 1991, p. 52-53, 116 et s.
- [4] Voir Paul Klee, *Théorie de l'art moderne* (1925), éd., trad., P.-H. Gonthier, 1984.
- [5] Voir François Cheng, *L'Écriture poétique chinoise* (1977), Paris, Le Seuil, 1996, p. 18 sq.
- [6] *Ibid.*, p. 18.
- [7] Aline Schulman, Jorge Luis Borges, et la traduction, in *Dix-septièmes assises de la traduction littéraire* (Arles, 2000), atlas/ Actes Sud, 2001, p. 93.
- [8] Voir Marshall McLuhan, *Pour comprendre les média*, trad. Jean Paré, Paris, Le Seuil, 1968 (*Understanding Media*, New York, 1964).
- [9] Joseph E. Stiglitz, *La Grande Désillusion*, trad. Paul Chemla, Paris, Fayard, 2002.
- [10] Dominique Wolton, *L'Autre Mondialisation*, Paris, Flammarion, 2003.
- [11] *Ibid.*, p. 11.
- [12] D. Seleskovitch, M. Lederer, *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*, op. cit., p. 312.
- [13] Voir Catherine Fuchs, « Traduction automatique », in *Linguistique et traitement automatique des langues*, Paris, Hachette, 1993, p. 193-222.
- [14] Voir D. Seleskovitch, M. Lederer, op. cit., p. 312.
- [15] Voir Jacques Mouriquand, *L'Écriture journalistique*, Paris, puf, coll. « Que sais-je ? », n° 3223, 1997, p. 26.
- [16] *Ibid.*, p. 24.
- [17] *Ibid.*, p. 28.
- [18] Anne Hénault, in *Questions de sémiotique*, op. cit., p. 6.
- [19] Voir Dinda L. Gorlée, *Semiotics and the Problem of Translation: with Special Reference to the Semiotics of Charles S. Peirce*, Alblasterdam (Hollande), Offsetdrukkerij Kanters, 1993.
- [20] Voir Iouri Lotman, *La Structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973.
- [21] Voir Pouchkine, *Evgenij Onegin*, éd. S. A. Fomichev, commentaires I. M. Lotman, Saint-Pétersbourg, Bibliopolis, 1994.
- [22] Voir Peeter Torop, *Total'nyj perevod*, Tartu, Tartu Ülikooli Kirjastus [Presses universitaires de Tartu], 1995.
- [23] Peeter Torop, *La traduzione totale*, éd., trad. Bruno Osimo, Modena (Italie), Guaraldi Logos, 2000.
- [24] Voir Peeter Torop, « Translation as Translating as Culture », *Sign Systems Studies*, n° 30, 2, Tartu University Press, 2002.
- [25] Voir Iouri Lotman, « Le problème de la traduction poétique », *Change*, Paris, 1973, n° 14, p. 14-18.
- [26] Voir Lawrence Venuti, *The Scandals of Translation: towards an Ethics of Difference*, Londres, Routledge, 1998.

- [27] Umberto Eco, *Experiences in Translation*, trad. Alastair McEwen, Toronto, University of Toronto Press, 2000.
- [28] Umberto Eco, *Dire quasi la stessa cosa. Esperienze di traduzione*, Milan, Bompiani, 2003.
- [29] Voir Gideon Toury, « Translation », in *Encyclopedic Dictionary of Semiotics*, vol. 2, Thomas Sebeok, (éd.), Berlin, Mouton-de Gruyter, p. 1107-1124.
- [30] *Déclaration universelle de l'Unesco sur la diversité culturelle*, Paris, Éd. de l'Unesco, 2002.
- [31] Voir http://www.unesco.org/culture/pluralism/diversity/html_fr.
- [32] Voir Dominique Wolton, *L'Autre Mondialisation*, *op. cit.*, p. 101.
- [33] Voir Claude Hagège, *Le Souffle de la langue*, Paris, O. Jacob, 1996.
- [34] Dominique Wolton, *op. cit.*, p. 101.
- [35] Paul Ricœur, « La marque du passé », *Revue de métaphysique et de morale*, 1998, n° 1, p. 15.
- [36] Voir Dominique Wolton, *L'Autre Mondialisation*, *op. cit.*, p. 101.
- [37] Textes cités par Fortunato Israel, « Shakespeare en anglais : être ou ne pas être », revue *Palimpsestes*, n° 3, « Traduction/adaptation », éd. P. Bensimon, D. Coupaye, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1990.
- [38] Voir Claude Hagège, *Le Français, histoire d'un combat*, Paris, Éd. Michel Hagège, 1996, p. 90 *sq.*

Conclusion

La traduction est d'abord une opération linguistique. À ce titre, elle s'applique, comme l'avait bien vu Ferdinand de Saussure dans ses *Écrits de linguistique générale* davantage que dans son *Cours*, non à des unités aux contours donnés une fois pour toutes, mais à des unités différentielles, dont la particularité est d'être indéfiniment susceptible de se diviser à nouveau en unités plus petites. Elles ne valent, en effet, que par leurs différences au sein du système de la langue. C'est pourquoi deux mots comme « sea » ou « mer » (ou l'équivalent dans toute autre langue) ne voudront jamais dire exactement la même chose. En passant d'une langue à l'autre, on est toujours condamné à « dire presque la même chose » comme l'indique le titre du livre d'Umberto Eco *Dire quasi la stessa cosa*. C'est ce « presque » qui fait toute la différence.

Sans ce « presque », les langues ne seraient qu'une nomenclature, et la traduction se réduirait à un simple transcodage mot à mot, tâche aussi répétitive que fastidieuse et qu'une machine est en mesure d'effectuer bien mieux qu'un être humain. Il suffirait alors de connaître les langues en question pour pouvoir passer indifféremment de l'une à l'autre. Avec ce « presque », la maîtrise des langues est une condition nécessaire mais non suffisante à la traduction.

Il y a plusieurs manières de résoudre le problème de cette différentialité. La première, de loin la plus répandue, consiste à donner l'impression que ce que l'on traduit a été directement exprimé dans la langue traductrice, produisant ainsi un effet de « transparence », toute trace de la langue originale ayant disparu. Une telle forme de traduction « naturalisante » s'impose d'elle-même dans le cas des textes ou, plus généralement, des énoncés « pragmatiques » (non littéraires). On se trouve en effet alors dans une logique du signifié, où l'essentiel est de transmettre le sens. La forme, lui étant subordonnée, doit donc être la plus idiomatique possible : autrement la compréhension s'en trouve inutilement freinée, alors que tout doit concourir à la rendre plus aisée. Ne pas traduire de manière « cibliste » est en l'occurrence une faute. Il en va donc ainsi dans le cas de l'interprétariat.

Dans le cas des « textes artistiques » on a la logique inverse : la fonction communicative est subordonnée à la fonction poétique, donc

le sens à la forme. Faut-il traduire les textes littéraires de manière « cibliste » (comme s'ils avaient été écrits dans la « langue cible ») ou de manière « sourcière » (en laissant apparaître les formes de la « langue source ») ? La question n'a pas beaucoup de sens posée en ces termes, pas plus que celle qui consiste à demander s'il faut traduire la « lettre » (qui tue) ou l'« esprit » (qui vivifie). Poser la question ainsi, c'est présupposer que l'on puisse séparer le « sens » de la « forme », vision dualiste que dénonçait déjà Flaubert. Traduire le sens sans la forme est impossible.

Par ailleurs, un troisième terme peut être trouvé pour sortir de cette opposition stérilisante : la forme de traduction que préconisait Humboldt en faveur de l'étranger au détriment de l'étrangeté, la troisième forme de traduction que distinguait Goethe, la traduction « décentrée » que préconise H. Meschonnic, la traduction « littérale » d'A. Berman, en dépit de leurs différences, ne sont ni exclusivement « ciblistes » ni « sourcières ». La traduction littéraire, comme le disait Edmond Cary, n'est pas qu'une opération linguistique, c'est une opération littéraire, donc sur la lettre : « On aura compris que la voie la plus propice à la préservation de la théâtralité est à mes yeux celle d'une littéralité bien tempérée [...] soucieuse de l'ordre des mots, du nombre des mots, de la densité des images. Il s'agit de préserver l'économie rhétorique et imaginaire du texte, son système et de rester proche de la physique de la langue. » [1].

Le terme de « littéralité bien tempérée » indique assez que la visée du traducteur est en réalité à géométrie variable, selon la nature du texte à traduire (on ne traduit pas de la même manière la littérature pour enfants, un roman picaresque ou un poème symboliste), et en fonction du passage à traduire : on ne traduit pas uniformément un texte, pas plus qu'il n'est uniforme. Ce n'est donc pas contre telle ou telle manière de traduire que certains s'insurgent, mais contre l'uniformisation qui consiste à couler *tous* les textes dans le même moule, d'habitude aujourd'hui celui de la traduction naturalisante ou « élégante », dans l'intention peut-être louable de rendre le texte « lisible » au « lectorat cible », mais qui, en réalité, le dénature.

En matière de traduction littéraire, il y a donc place pour une « éthique de la différence » [2], qui va dans le même sens que celui de la *Déclaration universelle de l'Unesco sur la diversité culturelle*. C'est la preuve que la formule d'Antoine Berman : « Féconder le Propre par la médiation de l'Étranger » [3] est plus que jamais d'actualité, en littérature comme ailleurs. Cette problématique n'est cependant pas qu'épisodique, liée au temps présent [4]. C'est ainsi que Carlos Fuentes, écrivain mexicain et partisan du métissage des cultures,

considère que la meilleure traduction en anglais de *Don Quichotte* (qu'il relit tous les ans à Noël) est celle de l'écrivain écossais Tobias Smollett (1721-1771) : la fonction première de la traduction est donc d'être la grande médiatrice de la diversité, à la fois contre et pour Babel.

Notes

[1] Jean-Michel Déprats, « Traduire Shakespeare pour le théâtre ? », *Palimpsestes*, n° 1, *Traduire le dialogue. Traduire les textes de théâtre*, P. Bensimon, D. Coupaye, G. Leclerc, (éds.), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1987, p. 63.

[2] Voir Lawrence Venuti, *The Scandals of Translation: towards an Ethics of Difference*, Londres, Routledge, 1998.

[3] Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, op. cit., p. 16.

[4] Voir Paul-Gabriel Boucé, « Les deux premières traductions françaises des *Gulliver's Travels* », in Annie Cointre, et al., *La Traduction romanesque au xviii^e siècle*, Arras, Arras Presses Université, 2003.